José-Antonio Maravall

Traducteur : Robert Gimenez et Marie-Christine Rodriguez

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/baroque/542>

DOI : 10.4000/baroque.542

ISSN : 2261-639X

Éditeur :

Centre de recherches historiques - EHESS, Éditions Cocagne

Édition imprimée

Date de publication : 15 avril 1984

ISSN : 0067-4222

Référence électronique

« José-Antonio Maravall », *Baroque* [En ligne], 11 | 1984, mis en ligne le 23 juillet 2013, consulté le 20 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/baroque/542> ; DOI : 10.4000/baroque.542

Ce document a été généré automatiquement le 20 avril 2019.

© Tous droits réservés

José-Antonio Maravall

Traduction : Robert Gimenez et Marie-Christine Rodriguez

1 José-Antonio Maravall (Játiva 1911), titulaire de la chaire d'Histoire de la pensée politique et sociale en Espagne de l'Universidad Complutense (Madrid), membre de l'Académie Royale d'Histoire, Docteur honoris causa de l'Université de Toulouse Le Mirail, a publié de nombreuses études monographiques bien connues en Espagne et hors d'Espagne. Parmi ses livres on notera :

- 2 - *État moderne et mentalité sociale*
- 3 - *Anciens et modernes : l'idée de progrès*
- 4 - *Les Communautés de Castille, une 1^{re} révolution moderne*
- 5 - *L'opposition politique sous le règne de la Maison d'Autriche*
- 6 - *Théâtre et littérature dans la société baroque (1972)*

« A la charnière des XVI^e et XVII^e siècles, et durant une bonne partie du XVII^e, – c'est-à-dire à l'aube du monde moderne – la monarchie absolue fait une avancée vigoureuse et se consolide définitivement : elle affronte antagoniquement une société indocile et changeante, secouée par les séquelles de la Renaissance, par les découvertes et par les processus démographiques et économiques de l'époque ; une société qui, à la différence des précédentes, tour à tour accepte ou déborde de l'autorité monarchique, et tente de faire reconnaître sa réalité diverse et ses exigences, à l'encontre du moule archaïsant monarcho-seigneurial, auquel le roi entend la soumettre. La simple coercition ne suffit plus. La propagande devient indispensable. Le théâtre se change en un véhicule privilégié de l'idéologie que les pouvoirs dominants ont besoin d'imposer. D'autres genres littéraires prennent un chemin analogue. Au travers de ce livre s'ordonne un panorama du « Siècle d'or », très différent de la vision traditionnelle ».

- 7 - *Pouvoir, honneur et élites au XVII^e siècle (1979)*

« À l'apparition de l'État moderne, le prince cesse d'être le premier des seigneurs pour devenir le souverain de l'État. Il occupe ainsi le sommet d'une pyramide de pouvoir, qui concrétise ce que les juristes de l'époque appellent la « Summa potestas ». En face des tensions sociales et économiques qui caractérisent cette époque, les souverains et leurs conseillers réagissent par un renforcement et une centralisation de l'appareil d'État, une formule de monarchie absolue.

La noblesse, avant d'accéder à une plus grande mobilité sociale et avant ses révoltes contre la hiérarchie traditionnelle, se montre disposée à appuyer le pouvoir absolu des rois. Ainsi, l'absolutisme de la monarchie, réponse à la turbulence et à l'indiscipline des nobles, se change en sa forme ultime, en instrument répressif au profit de la noblesse.

Dans ce nouveau livre, les transfigurations qui s'opèrent à l'époque du Baroque sont étudiées sous deux angles distincts qui, pourtant conduisent à une même problématique. En premier lieu, le thème de *l'honneur* : face à la menace pesant sur ses privilèges, la noblesse renforce vigoureusement les barrières qui freinent l'entrée dans ses rangs, en même temps qu'elle rétrécit ses cadres, laissant au-dehors certains secteurs sociaux qui avaient été auparavant considérés comme les premiers échelons de la noblesse. En second lieu, *le changement de fonction et de structure* de la noblesse, qui cherche une nouvelle forme d'installation dans la vie sociale, transformant son statut d'« ordre » en un statut d'« élite de pouvoir ».

- 8 BAROQUE a publié dans son N° 7 un important article de J-A. Maravall, intitulé : « Absolutisme et tensions de la société baroque »¹.

Vue d'ensemble

- 9 S'agissant de la culture du Baroque par laquelle sont passés les peuples de l'Occident européen à une époque qui coïncide approximativement avec le XVII^e siècle, je suis de plus en plus convaincu qu'il n'est pas possible d'arriver à une interprétation qui en offre une vue cohérente, si ce n'est sous un angle déterminé. Cette vue doit être suffisamment satisfaisante quant aux multiples expériences dont elle rend compte, ce qui ne pourra s'obtenir qu'en concevant cette « culture » comme phase d'un ensemble plus vaste. C'est seulement ainsi qu'il nous paraît possible d'expliquer congruement, dans un enchaînement qui les met en rapport avec d'autres phénomènes antérieurs, les phénomènes que nous observons à cette époque-là. Il ne s'agit pas de chercher entre les uns et les autres un enchaînement génétique, ni même une obligatoire relation causale. Rechercher des connexions de ce type, auxquelles on renvoie dans la succession des faits sociaux, revient pour l'historien à tomber naïvement dans un piège. Encore qu'il faille éviter aussi une autre solution trompeuse : celle qui consiste à se contenter d'un simple foisonnement fortuit des faits. Je me situe dans la ligne de ceux qui cherchent une connexion entre les faits qui s'insèrent dans une « situation historique » et je m'emploie à définir mon travail comme consistant à établir les « relations de situation » qui connectent les phénomènes entre eux, qui renvoient des uns aux autres et configurent avec eux des ensembles structurés, dans la succession diachronique des changements historiques. Et-ce sens, je pense, que cette « configuration » ou « structure historique » que nous appelons Baroque ne peut se comprendre que mise en connexion avec celle dont elle est issue - c'est-à-dire la Renaissance -, non parce que cette dernière - j'y insiste - l'ait causée ou engendrée, mais bien parce qu'on hérite toujours d'une situation antérieure, pour les transformer ensuite, les conditions qui ont rendu possible la configuration de la phase qui se déploie après. Le Baroque a hérité de la Renaissance les conditionnements qui ont rendu possible son implantation dans la moitié occidentale de l'Europe.
- 10 Quelques historiens de l'économie - fait bien connu - en s'appuyant d'une part sur la lecture des données statistiques relatives au mouvement de la vie économique à l'époque contemporaine, telles qu'elles ont pu être rassemblées il y a bien plus d'un demi-siècle aux États-Unis, en Angleterre et en France, principalement, dans divers secteurs de

l'économie et en ajoutant d'autre part quelques références supplémentaires et d'origines diverses, sont parvenus à établir une image à laquelle nous nous sommes habitués quelque temps, même si les économistes l'ont ensuite abandonnée. Je veux parler d'une image de périodes de changement à double versant, composées de deux phases liées l'une à l'autre : une phase - que l'on a appelée A - au cours de laquelle la courbe de la dynamique économique a une direction ascendante, phase de croissance, de prospérité (pas pour tous, bien sûr, mais pour de vastes secteurs qui sont le moteur du mouvement, comme dans tous les domaines) ; une seconde phase - B - de descente, de dépression (de misère, non pour tous, bien sûr, mais pour ces larges masses qui restent en deçà du niveau de l'histoire). Les deux directions se retrouvent marquées dans l'ensemble de la société. Ce schéma, aussi sommairement exposé - mais cela suffit à mon propos porte un nom : Kondratieff. D'après l'interprétation qu'il fit de ce mouvement en deux parties (de hausse et de dépression), celui-ci serait finalement un cycle d'un demi-siècle environ, quoique l'auteur lui-même ait fait remarquer que ceci est très imprécis, très incertain ; de plus, à l'intérieur de ces périodes de montée et de descente il pouvait s'en trouver d'autres, plus brèves, construites sur le même schéma, mais avec un relief moindre. Comme interprétation du déroulement dans le temps des phénomènes économiques, il restait en définitive un schéma ample, caractérisé par deux phases, formé donc par de grandes vagues, de grands cycles.

- 11 Pendant les années de croissance et de développement - aux environs des récentes décades des années 50 et 60 -, années dont on se souvient encore partout aujourd'hui, rares étant les endroits qui ne furent pas concernés par les effets plus ou moins directs ou induits, cette théorie de Kondratieff subit une éclipse due à l'encourageante image de l'avenir qui semblait se dégager des thèses keynesiennes, parvenant à accréditer l'idée que les crises étaient des phénomènes périmés propres à d'autres époques, et que ce qui se présentait était une autre image du futur : la voie d'un développement soutenu et généralisé. Cependant, les grandes difficultés qui commencent après 1970, et qui s'accroissent depuis (bien que peut-être avec quelques répit momentané, malgré les quels la conscience de crise se généralise et se maintient), obligèrent à l'abandon - telle a été l'interprétation de beaucoup d'économistes - des formules keynésiennes.
- 12 Et en constatant qu'une nouvelle phase de dépression succédait à la précédente d'expansion et d'essor, cette théorie des cycles de Kondratieff a de nouveau connu, quelque temps, un certain regain d'actualité. Ce sont de célèbres théoriciens de l'économie qui le disent : R.-J. Samuelson, J.-W. Forrester, etc., ce n'est pas moi évidemment qui le dit.
- 13 Mais avant que l'actualité économique avec son cortège de pénibles bouleversements, ne ramenât au premier plan de l'actualité la théorie de l'alternance des phases A et B (je ne veux pas dire avant que celle-ci eût été énoncée, évidemment), il s'avéra que, sans le savoir, j'avais appliqué à l'interprétation de nos XVI^e et XVII^e siècles, et très précisément pour m'expliquer à notre époque du Baroque, un schéma semblable. Initialement, dans mon livre de 1944 (dans lequel je soutenais que le Baroque n'est pas un simple concept de l'Histoire de l'Art, ni même de l'Histoire de la spiritualité, encore moins un concept de style, mais bien un *concept historique* - en donnant à cette expression toute sa portée - ou ce qui revient au même un concept d'époque) je voyais déjà ce XVII^e siècle comme une époque à caractère récessif, régressif, conflictuel (c'est-à-dire ce qu'avec la terminologie d'un autre domaine j'appelle une phase B) - En revanche, dans quelques écrits mineurs et dans mon livre sur « Charles Quint et la Renaissance », de 1958, le précédent XVI^e siècle

apparaissait comme une époque novatrice, expansive critique, certes, mais grâce à un élan vers la recherche de solutions neuves - Il correspondrait, de ce fait, à ce que j'appellerais aujourd'hui une phase A.

- 14 Il s'avère que je vois de plus en plus clairement la fondamentale inter-relation qui existe entre les deux phases et même le glissement de l'une à l'autre, et je considère chaque jour davantage que les qualificatifs généraux que je leur ai appliqués sont appropriés.
- 15 Je pense qu'il est tout simplement impossible de parler du Baroque - phase récessive, régressive, à l'intérieur d'une plus ample période de la culture européenne - sans tenir compte de la phase antérieure, du XVI^e siècle, ou plus précisément du siècle de la Renaissance. Par quoi étaient-ils donc motivés ces pays de l'aire occidentale que nous voyons faire effort, aux environs de 1600, pour stopper l'évolution en cours ? Que voulait-on bloquer ou contenir, avec fermeté ? Qu'est-ce donc que l'on voulait arrêter, afin d'éviter ce que l'on considérerait dans les couches supérieures de la société comme une menaçante échéance ? À mon avis, le motif en est un mouvement expansif, né vers la fin du XV^e siècle, et qui se renforce au cours du XVI^e siècle ; une expansion qui, selon ses propres présupposés économiques, semblait être entrée en crise avant la fin du siècle ; une tendance novatrice dont certains pensent, avant même d'arriver à 1580, qu'elle n'apporte que de funestes conséquences qui vont mener au désordre et à la démesure dans les individus. Nombreux sont ceux qui, la jugeant comme conséquence de ce qui a précédé, considèrent, au fur et à mesure que se déroulent les décades finales, qu'ils sont dans une situation générale où l'érosion des relations entre groupes menace d'abattre la société établie.
- 16 Je suis convaincu qu'il est présentement impossible de franchir un pas décisif dans la compréhension de la Renaissance, si n'est pas construite une image du Baroque valable dans ses grandes lignes, cette image fût-elle provisoire - l'inverse étant tout aussi vrai. On a toujours dit - et on l'a considéré comme démarche de l'historien - que pour voir ce qu'est une chose il faut se pencher sur ce qu'elle a été, sur son origine. Pour ma part, je pense qu'il peut être aussi intéressant, aussi décisif ou plus, à certaines occasions, de s'interroger sur ce qui la suit, qui n'a certes pas été engendré dans une relation génétique, mais qui a été conditionné par elle, comme j'ai dit plus haut.
- 17 Hatzfeld a fait une observation dont il n'a pas perçu lui-même l'importance : il n'y a pas de Baroque là où il n'y a pas eu auparavant une Renaissance plus ou moins fidèle au modèle italianisant : c'est pour cela que l'Italie, l'Espagne, la France, l'Angleterre, l'Allemagne ont un Baroque. J'estime cependant qu'il faut aussi tenir compte de l'observation inverse : un sociologue historien - Lewis Mumford - est allé jusqu'à soutenir que le Baroque est la principale étape dans le changement historique de la modernité, produit en Europe, changement dont la Renaissance serait un prélude (c'est le contraire du point de vue de Burckhardt).
- 18 Il est intéressant, alors, de voir la progression vers la modernité et, en définitive, le mouvement en avant qui est imprimé et au travers duquel on contemple l'histoire au XVI^e siècle.
- 19 La considération à double sens que je viens d'exposer nous amène à penser que l'on ne peut comprendre le Baroque sans qu'il soit question du mouvement expansif de la phase de la Renaissance, ainsi que des jugements et appréciations qu'il suscite au fur et à mesure, du sentiment d'inquiétude et, plus tard, d'insécurité qui est soulevé par la vague de croissance elle-même, allant jusqu'à provoquer l'opposition des classes privilégiées,

lesquelles interprètent le rythme des changements positifs comme une menace pour la situation sur laquelle reposent leur primauté et leur pouvoir effectif. Mais avant d'en arriver à examiner ce renversement dans l'appréciation du mouvement de l'époque - provoqué par la propre dynamique du mouvement - il convient de faire l'examen des étapes au travers desquelles cette croissance, pense-t-on, accumule les conséquences menaçantes qui s'enchaînent les unes aux autres.

- 20 En 1966, dans mon livre intitulé *Les Anciens et les Modernes*, je me suis proposé d'étudier la tournure, orientée vers l'avenir, de ce mouvement social dans les consciences, et par conséquent de la conception du mouvement de l'histoire qu'ont les Espagnols du premier siècle moderne - sans négliger d'y insérer des références sur l'Angleterre, la France, l'Italie. Cette recherche aboutissait, dans tous les domaines, à un schéma à caractère *ascendant*, ouvert sur l'avenir, montrant une avancée positive. Plus tard, dans *Colloques de Tours* j'ai fait un résumé avec quelques nouvelles données sous le titre « *Un humanisme tourné vers le futur* » (1976), et plus tard encore, à Rome, j'ai exposé ce que j'appelai « Formule de la Renaissance espagnole », dans le sens d'une *Renaissance par émulation* (je crois que c'est une formule tout aussi applicable à la France, à l'Angleterre, et y compris aussi dans une large mesure à l'Italie), face à une *Renaissance par imitation*.
- 21 En 1966, un livre présentant une telle thèse écrit durant les années antérieures, était très discuté (il n'y avait que des commentaires partiels de Villalon, Bodin, Tassoni, Louis le Roy, etc.). F. Chabod avait condamné toute tentative de trouver une formule de préférence pour les modernes dans la Renaissance, considérant celle-ci comme dominée par une passion d'archéologue de caractère passéiste. Le livre de H. Haiser, *La modernité du XVI^e* fut une précoce invitation à changer de point de vue ; mais il n'apportait pas, d'une manière ample et générale, l'image d'une conscience de modernité. Nous disposons aujourd'hui de quelques livres et articles qui appliquent un tel schéma, y compris au mouvement classiciste de style italien lui-même ; citons celui de Roubichou-Stvetz sur la Pléiade, celui de G. Huppert sur les historiens français du XVI^e siècle².
- 22 J'ai cherché à savoir si, dans toutes les branches de la culture humaine en expansion au XVI^e siècle, il y a eu corrélativement une vision de l'évolution ouverte vers l'avenir. Et la réponse a été largement affirmative. En effet, dans tous les domaines où j'ai pu constater l'obtention de nouvelles conquêtes, et l'apparition d'un mouvement d'expansion et d'amélioration, dans tous ces domaines donc j'ai observé la présence d'une vision tournée vers l'avenir : de l'architecture à la comptabilité ou à la musique, de la navigation à l'art de la guerre ou à la naissante bibliographie de recettes culinaires, de l'optique à l'anatomie et à l'agriculture, en passant par la littérature, les arts visuels, la philosophie, la jurisprudence...
- 23 En 1972, dans mon livre *État moderne et mentalité sociale*, (dont le canevas figurait déjà, en 1960, dans les *Cahiers d'Histoire mondiale*)³ je me suis proposé de faire reposer la formation de cette nouvelle structure politique qu'a été l'État moderne et les changements corrélatifs de type social et économique, sur cette conscience d'une appréciation tournée de préférence vers le présent et le futur immédiat. Et peu après, en 1973, dans les *Mélanges Braudel* j'ai publié une synthèse de la conscience d'expansion dans laquelle je justifiais cette vision de l'histoire ouverte sur l'avenir, concordant avec l'évolution de l'époque, dans des aspects très divers⁴.
- 24 Évidemment en parlant d'expansion - mot que certains prennent dans son sens extrême - je ne veux faire référence qu'à une accumulation de changements qui sont bien loin d'être

irréversibles et qui, de plus, ne supposent, en principe, que l'ouverture de possibilités nouvelles plus ou moins réalisables, possibilités qui dérivent d'une extension territoriale accrue, d'améliorations sanitaires ou alimentaires, d'une expansion politique ou technique, économique, éducative, ou d'une croissance interne de la population, ou de la distribution de cette population. Tout cela ne parvient pas à constituer nécessairement une altération de la structure sociale de base, ni de la trame institutionnelle sur laquelle elle repose, et, encore moins, du tissu mental qui la recouvre. Ce n'est pas un changement radical, à moins que ce courant de changements dure sur une longue période, auquel cas, alors, les structures sociales et mêmes les formes de mentalité peuvent s'en trouver affectées à un degré plus ou moins important. Dans ce cas non plus on ne sort par forcément du cadre de la société traditionnelle, même s'il est vrai que les individus les plus liés aux intérêts de celle-ci, ceux qui jouissent de ses privilèges, et de ses avantages, craignent cependant, dès les premiers changements qu'ils constatent, que tout commence d'être sapé, que l'ordre s'effondre si l'on ne procède pas à la revitalisation des résistances.

- 25 Et ce qui est certain c'est que, parallèlement à tout mouvement d'expansion, il reste toujours en place, dans une très large mesure, des éléments conservés ; qui plus est, la plus grande partie des éléments que la nouvelle situation met en mouvement expansif, sont des éléments conservés, des survivances et ce n'est que lorsque l'élasticité de celles-ci est mise à très dure épreuve qu'elles se déchirent pour ouvrir la voie à des formes neuves qui, elles aussi, gardent incrustés des souvenirs ou des fragments du passé. Et ceci est possible parce que, comme l'ont montré des ethnologues et des sociologues - ceux qui ont plus particulièrement travaillé dans des groupes petits et apaisés - même dans ces cas-là la société traditionnelle n'est pas purement et simplement statique, immobiliste ; il s'y trouve un degré plus ou moins élevé de dynamisme, de changement et de mobilité, d'autant plus élevé, certes, qu'elle a déjà été secouée par des changements antérieurs. Lorsque l'un de ceux-ci est parvenu à une intensité telle qu'il a mis en jeu le changement possible des ressorts internes du pouvoir d'un groupe sur un autre, alors a été atteinte la limite où finit la société traditionnelle. Mais même ainsi, il reste toujours des éléments, maîtrisés ou non, qui sont conservés du passé ; grâce à cela les mouvements de reproduction et de restauration, qui semblent inséparables de toute société, peuvent continuer à se produire.
- 26 J'ai cru nécessaire d'introduire les observations qui précèdent pour mieux faire comprendre de quelle manière j'essaie d'aborder le mouvement d'expansion qui anime notre première modernité, depuis ses débuts, dans la seconde moitié du xv^e siècle et au xvi^e siècle, jusqu'à ses dernières décades, assombries déjà par la crise - en un panorama qui est allé en se dégradant du fait de la faim, du sous-emploi, de la misère, des fatales pestilences, des mouvements de protestation et de révolte, des châtements, de la peur.
- 27 À propos de l'état de l'économie à la fin du Moyen Âge, J. Heers, dans une mise au point très actuelle, écrit : « l'essor de la Castille est le grand événement de la fin du Moyen Âge »⁵. Si nous tenons compte du fait que l'apogée de Valence est contemporaine, que Barcelone amorçe ce que Vicéns Vives a appelé « el redreç », que la croissance marchande de Burgos et l'essor maritime de Bilbao se poursuivent, sans oublier d'autres aspects tels que ceux des travaux de mise en culture de la vallée du Guadalquivir ou d'assèchement des terres marécageuses de la huerta de Murcie, en détachant également le très important commerce atlantique de Séville, alors nous pouvons comprendre que la croissance péninsulaire, sans franchir les limites d'une société qui commence à se décoller du modèle traditionnel, donnait à celui-ci un caractère franchement expansif.

Peut-être est-ce le dynamisme supérieur de la Castille, autrement dit des territoires de la Couronne de Castille, qui se détache à cette époque. Claude Carrère nous a fourni une information, que j'ai parfois citée, selon laquelle la présence de « barques » castillanes dans le port de Barcelone atteignit une proportion élevée, assurant pour une bonne part - surtout en raison de la guerre entre Barcelone et Pise - le commerce de la Méditerranée occidentale, d'Andalousie et des ports de l'Atlantique⁶. Heers lui-même, fournit, dans une autre de ses œuvres, une donnée qui est même curieuse: la majeure partie de l'or africain qui entra dans le port de Gênes - bien avant donc l'arrivée des premiers envois américains - procédait de la Péninsule ibérique, essentiellement de Séville, et aussi de Malaga et d'Alicante⁷.

- 28 J-H. Elliot, un historien qui connaît bien la première modernité espagnole et qui mesure soigneusement ses affirmations, n'a pas hésité à voir dans la société des Rois Catholiques un exemple précoce d'« open society »⁸. Un autre historien français, Joseph Perez, est allé jusqu'à parler de « pôles de croissance » dans la Castille de la fin du ^{xv}^e et de la première moitié du ^{xvi}^e, en les situant selon les axes Burgos-Bilbao et Valladolid - Salamanque - Ségovie - Tolède - Séville⁹. Le même chercheur a soutenu que l'on a fréquemment exagéré les conséquences les plus visibles de la conquête américaine, telles que l'afflux de métaux précieux, et que l'on a voulu y voir, en dernier ressort, la raison d'un aussi extraordinaire essor économique - un tant soit peu fugace, reconnaissons-le - en oubliant que la Découverte elle-même exigea une concentration de moyens et donc, au préalable, une conjoncture favorable¹⁰. Cette thèse est corroborée par F. Mauro, selon lequel « ce n'est pas le métal du Mexique ou du Pérou qui a provoqué le démarrage économique du ^{xvi}^e siècle ; c'est ce démarrage qui, au contraire, a entraîné la découverte et l'exploitation de ces métaux » - bien que, sans eux, la croissance n'aurait pas atteint le même niveau¹¹.
- 29 Avec sa rhétorique habituelle, P. Chaunu - qui indéniablement est fort bien informé et connaît le sujet en profondeur - a présenté ainsi la question : ce qui a provoqué la Découverte, ce n'est pas l'arrivée fortuite de Colomb en Espagne, mais le fait que cette arrivée fut le produit des raisons historiques du moment : c'était un hasard logique. Au Portugal il serait arrivé cinquante ans trop tard, en France ou en Angleterre il serait arrivé cent ans trop tôt, ce n'est que dans la Péninsule ibérique qu'il arrivait au moment opportun¹².
- 30 Chez d'autres historiens importants, qui ont contribué au renouvellement de l'image de notre ^{xvi}^e siècle avec un esprit rigoureux et critique, nous pourrions trouver des passages qui, incidemment ou partiellement, font état d'appréciations semblables : chez R. Carande, chez Vicens Vives, chez N. Salomon. Le premier, en évoquant le développement opulent et animé de Séville, nous fait comprendre que celle-ci a été un foyer de culture baroque, parce que le Baroque - et contrairement à la thèse insoutenable de V. Tapié - a besoin, à mon avis, d'un support urbain de ces dimensions-là¹³ ; le second en signalant l'augmentation du commerce de luxe en Castille, alors supérieure peut-être à toute autre, nous révèle la présence de l'un des facteurs de déchaînement des tensions sociales, telles que celles qui s'entrecroisent sous le type de culture mentionné¹⁴ ; le troisième, en insistant sur les changements de nature que connaît la propriété foncière - autrefois fondement du prestige et du rang, la terre se transforme peu à peu en support d'une exploitation lucrative - nous fait aborder le niveau des changements structurels, car un fait de cet ordre devait nécessairement affecter les groupes qui entraient en contact dans les rapports de production¹⁵.

- 31 Un historien qui envisage l'histoire économique sous l'angle de la démographie essentiellement, est arrivé à des conclusions qu'il faut souligner : se penchant plutôt sur la première moitié du XVI^e, Jordi Nadal pense que :

Durant le règne de César-Charles Quint, l'économie castillane devait faire un vigoureux pas en avant, grâce à la double impulsion d'une augmentation du numéraire en circulation, indispensable à la multiplication des échanges intérieurs, et à l'ouverture de nouveaux marchés qui jouèrent parfois le rôle de multiplicateurs. On étendit les cultures et d'importantes manufactures furent créées afin d'approvisionner les Indes récemment découvertes et les Espagnes plus peuplées qu'avant. L'argent, devenu abondant à partir des envois transocéaniques, permit de défricher de nouvelles terres et de créer les industries nécessaires pour répondre aux exigences d'une consommation croissante. L'expansion fut très visible en milieu rural... (déjà en 1592, un témoin contemporain, Florian de Ocampo, nous rappelait que « les bois commencèrent à manquer, car tout était abattu pour pouvoir labourer » ; cela est aujourd'hui confirmé par la courbe des prix agricoles, toujours au-dessus de celle des prix industriels jusqu'à 1975). Mais dans le secteur manufacturier aussi, la première moitié du XVI^e apparaît comme une étape de net développement économique.¹⁶

À propos de l'histoire économique de l'agriculture et de la production manufacturière, Gonzalo Anes écrivait :

L'agriculture et les manufactures castillanes connurent au XVI^e siècle un remarquable développement. Les bénéfices issus du commerce des Indes, de l'affermage des Rentes Royales, des fournitures à l'armée, d'opérations de crédit public, permirent de réaliser une économie qui put être investie dans l'agriculture. L'intensification des relations commerciales avec les Indes coïncide, sans doute, avec une période de prospérité ...L'augmentation de la demande de tout type dut favoriser le développement de l'agriculture et des manufactures.¹⁷

- 32 Un indice assez élevé de croissance démographique devait nécessairement accompagner ces transformations, tout en l'impulsant en retour; d'après les constatations de Carande il se maintient jusqu'aux environs de 1560 ; aux alentours de cette date il cesse de progresser et reste bloqué jusqu'en 1580, et tout donne à penser qu'ensuite il commence à décroître (dans ses grandes lignes ce processus est accepté par Nadal)¹⁸. Remarquons, que, dans les « Rapports sur les villes et villages d'Espagne commandés par Philippe II », nous trouvons encore, avec une relative fréquence, entre 1575 et 1578, l'impression que subsistent les conditions favorables pour une augmentation de la population. Ceci, pour une bonne part, dépend aussi du type de personne qui a rédigé ces « Rapports » : les bureaucrates, les gens instruits, les hommes de gouvernement offrent un ton pessimiste ; ce sont des citadins qui ont une vue plus critique. En revanche, ceux qui habitent des noyaux de population plus réduits sont généralement plus optimistes, alors que, à nouveau, chez les gens des villages de moindre étendue le pessimisme reprend le dessus, laissant peu de place à un espoir. Il faut laisser de côté l'exception de telle ou telle cité ou bourgade qui, pour des raisons particulières, se développe : par exemple une localité située sur un axe passager ou de grande circulation. Nous constatons aussi la fréquence d'un déplacement de population, généralement des localités rurales vers les centres urbains¹⁹. Ce dernier fait mérite ici d'être souligné parce que, nous le verrons par la suite, il révèle un processus d'urbanisation qui est une des conditions de formation du Baroque

²⁰.

- 33 Mais il semble que H. Kramen ait raison quand il écrit, en pensant à l'expansion démographique jusqu'aux dernières décades du XVI^e en Europe :

Une telle période de croissance démographique a dû être aussi une période d'adaptation et de changement, et, de manière encore plus marquée, d'expansion dans toutes les branches de l'activité humaine.²¹

- 34 Sans aucun doute cette forme d'expansion se répercuta sur d'autres domaines et encouragea à d'autres niveaux le mouvement d'expansion en contribuant à la généraliser, en même temps que, par contrecoup, l'ensemble de ce mouvement favorisait l'essor démographique.
- 35 Il faut d'abord faire mention de *l'expansion géographique* qui permit d'écouler des excédents de production. Il y a une migration intra-péninsulaire qui, contrairement à ce qu'elle sera plus tard, se fait plutôt maintenant du nord vers le sud, sans parler des déplacements plus limités à l'intérieur de la zone centrale elle-même, faciles à repérer dans les *Rapports sur les villes et villages* : des gens qui se marient et s'installent dans une autre localité, ou qui sont attirés par des agglomérations proches d'une voie de communication, ou qui sont à la recherche d'un meilleur salaire. Les combats sur des théâtres d'opération éloignés – l'Italie, le centre de l'Europe, les Flandres –, les lointaines navigations vers la Guinée, etc., et surtout en Espagne le phénomène sans précédent qui constitue l'attraction croissante exercée, après la Découverte, par le peuplement et la colonisation du Nouveau Monde. Deux commentaires de l'époque en témoignent : Luis Vives, d'une part, explique que maintenant les hommes ont accédé à la conscience de la réalité qu'est la planète ; d'autre part, Lopez de Gomara rapporte que l'exploit d'un seul vaisseau, la « Victoire », en tuant l'ignorance de la savante Antiquité, a permis d'embrasser toute l'étendue de la planète.
- 36 *Expansion technique* : très liée à l'expansion extérieure et qui a de multiples manifestations telles que l'application de la boussole à la navigation hauturière ; l'introduction de la légère caravelle nordique qui, dès l'origine, en s'éloignant des côtes, rendit possible la navigation hauturière et le voyage vers l'Amérique ; la généralisation des armes à feu qui modifiera très profondément l'appréciation que portent sur le militaire les classes et les individus ; l'artillerie, la fortification, la technique du minage des forts et des places d'armes ; l'imprimerie, quoique ce soit dans une mesure relativement modeste ; les lunettes qui corrigent les difficultés visuelles et, en même temps, l'amélioration de l'éclairage domestique changeront les habitudes de lecture et celle-ci se propagera.
- 37 *Expansion économique* : avec une augmentation considérable de l'offre dans l'alimentation, l'habillement, les objets de luxe, le logement et le mobilier domestique ; et de la demande, celle-ci connaissant un boom chez les riches assoiffés de richesses et avides d'acquérir de coûteux biens, produits non seulement dans le pays ou dans des régions voisines, mais importés aussi de lointaines terres. Quant à l'offre, j'ai parfois cité parmi d'autres données, la magnifique gamme des marchandises offertes dans un marché comme celui de Tendilla, d'après la partie concernée des *Rapport sur les villes et les villages* ; quant à la demande, j'ai parfois rappelé des passages de *Vision délectable de philosophie* de Alfonso de la Torre, prodigieux témoignage de l'irrépressible désir de posséder et de jouir de choses nouvelles. La connexion de ces deux courants – il est rare qu'offre et demande n'aillent pas de pair – provoque ce que nous pourrions appeler expansion du marché, le cas de Tendilla pouvant être un exemple, bien que l'on trouve aussi des témoignages très intéressants dans certaines pages de Cristobal de Villadón et de Fray Tomas Mercado, outre quelques autres que j'ai cités à d'autres occasions.
- 38 L'utilisation croissante de l'argent est un puissant facteur de ce que j'expose, et bien que certains veuillent minimiser cet aspect, il faut tenir compte de deux choses : d'abord, la

comparaison, pour mesurer sa nouveauté, doit se faire avec l'état précédent, sans oublier que les lettres de change, de crédit, etc. sont aussi de l'argent (au XVI^e siècle, encore plus en Castille, l'utilisation du crédit est incontestable); ensuite il faut remarquer la fréquence avec laquelle, dans des œuvres littéraires, l'estimation des biens que l'on obtient en espèce (une chaîne, un vêtement, un bijou, une maison, ...) se fait immédiatement et habituellement en argent, preuve que son usage comme instrument d'échange est entré dans les mentalités (je citerai par exemple *La Celestina*, *La Lozana Andaluza*, *La Picora Justina*, *El Quijote*, *El Gurman de Alfarache*, etc.)²².

- 39 Que les marchands enrichis, ainsi que les percepteurs des dîmes et droits seigneuriaux, aient eu tendance à investir dans le foncier, c'était là chose courante en Europe depuis le xv^e siècle (Heers). Quand Braudel affirme la même chose, ce n'est pas en se limitant au cas des Espagnols, mais avec une portée supérieure, en faisant allusion à toute l'Europe, et particulièrement dans la crise qui s'annonce vers la fin du XVI^e et du XVII^e. Si Braudel parle de la « trahison de la bourgeoisie », c'est en se référant à toute l'Europe et dans l'immédiat à la Toscane. La propriété foncière était recherchée certes pour l'ennoblissement, et aussi parce que la terre résista mieux et les accumulateurs de grains, du fait des fermages, des dîmes, des droits seigneuriaux, etc. virent leurs rentes augmenter. C'est en Italie que Braudel observe ce phénomène, dans le milieu des marchands toscans, dans l'environnement même des derniers Médicis; mais, dans d'autres parties de l'Europe, il s'étend beaucoup plus et probablement avec plus de force que dans la Péninsule hispanique. Cela est important à signaler, en indiquant la portée et la grande ampleur du phénomène, parce qu'il y aura là une base du rétablissement, en apparence de type féodal, des privilèges et du pouvoir des nobles au cours du Baroque.
- 40 *Expansion du facteur travail*: si l'on sait depuis A. Smith que l'augmentation du marché provoque la division du travail, nous sommes plutôt maintenant face à une division professionnelle: il ne s'agit pas pour plusieurs ouvriers de contribuer à la production d'un objet, en réalisant les opérations différentes et partielles de son processus de fabrication, mais il s'agit pour les artisans et les ouvriers des manufactures naissantes de réaliser toutes les opérations du processus de production d'une marchandise; et ceux qui travaillent sur une marchandise sont de plus en plus différents de ceux qui travaillent sur une autre – En rapport avec cela, vers le milieu du XVI^e, il y a une plus grande demande de travailleurs de professions différentes, et il y a, en général, un besoin accru de main-d'œuvre. « Il manque plutôt des salariés que des salaires », dit-on aux Cortes de Madrid de 1551 (requête 120). Augmenter la main-d'œuvre en améliorant la situation du travailleur, telle est la question que se pose un Juan de Robles ou un Luis Ortiz; augmenter son rendement, soit en améliorant sa qualification, – tel est le problème sur lequel se penche Huarte de San Juan –, soit en améliorant sa santé par des pratiques d'hygiène, – telle est la préoccupation de Miguel Sabuco, etc.
- 41 Les témoignages précédents révèlent la poursuite d'objectifs très différents de ceux de Pérez de Herrera, Giginta, Martínez de Mata, etc.: la réflexion de ceux-ci, au fur et à mesure qu'avance le XVII^e siècle, de Sancho de Moncada (1619) à Alvarez Osorio (1686), allait s'appliquer surtout au sous-emploi et à la chute de la production.
- 42 Un aspect reste encore à signaler: *l'expansion éducative*. D'Alfonso de Palencia, au xv^e siècle, déjà très critique dans ses exposés sur l'État de Castille, à Pedro Simón Abril, précurseur à plus d'un titre – vers le milieu du XVI^e – des questions et thèses du Siècle des Lumières, ou à Calvete de Estrella, qui mentionne des observations faites par lui-même dans des milieux citadins flamands, tous considèrent que l'éducation – et spécialement

l'apprentissage des mathématiques – est déjà introduite comme un moyen efficace d'agrandir les biens : avec la connaissance de la comptabilité, estime Bartolomé de Solórzano, les hommes d'affaires peuvent se consacrer à des transactions fructueuses, au bénéfice de la république tout « en accroissant généreusement leurs biens propres ». Un personnage nommé Pedro Luis de Torregrosa, qui est de ceux qui approuvent le livre de Solórzano, dira que la comptabilité sert non seulement aux marchands, mais contribue à ce que « tous tiennent les comptes de leurs biens et de leur fortune avec plus de clarté et d'exactitude » – et par conséquent, sert aux riches propriétaires eux-mêmes.

- 43 Les Cortes de 1548 reconnaissent que les écoles sont d'un grand profit pour « les fils du vulgaire » ; celles de 1594 demandent pour les abécédaires un prix modeste et réglementé, parce que les enfants des travailleurs et des gens pauvres les déchirent, ce qui occasionne pour les parents une dépense coûteuse. Cortes et Conseils se préoccupent des salaires reçus par les maîtres, du nombre (peut-être excessif) d'élèves qu'ils rassemblent, de ce que quelques enfants pauvres soient pris gratuitement. Tout cela démontre que – sans atteindre bien sûr un niveau satisfaisant – l'éducation et l'enseignement de rudiments des lettres et des sciences se répandent et prennent une place plus importante. Palmireno se plaint de ce que quelques malheureux ouvriers négligent l'instruction qu'ils devraient donner à leurs fils²³, ce qui prouve que la vague d'expansion est arrivée jusqu'à ces couches. Viendront se lier à cela les problématiques aspirations – souvent condamnées par les privilégiés – et qui se manifestent au travers du désir général de prospérité, qui arrime les individus des différentes strates sociales au moment du Baroque, l'enseignement jouant pleinement son rôle dans ce cadre-là.
- 44 Richard L. Kagan, en l'appliquant à la Castille, a fait sienne la formule que L. Stone avait utilisée pour l'Angleterre : il parle d'une « révolution éducative », qu'il retrouve, sous une forme intéressante, dans la société castillane : ce n'est pas une rénovation des méthodes (ou seulement dans une très faible mesure), ni des matières, ni des institutions, même si, pour ces deux derniers domaines, il y a sans doute de petits changements à signaler²⁴. Il s'agit d'une révolution dans le rôle social de l'éducation : les études deviennent un recours très important dans le processus de socialisation des minorités, qu'il s'agisse de la sélection de groupes professionnels s'élevant au-dessus de la masse, ou qu'il s'agisse de la formation et de la sélection d'élites.
- 45 Un des grands problèmes posés par les mutations de la fin du XVI^e siècle, est celui des minorités ; les « experts » apparaissent et, dans de nombreuses et très diverses branches, leur formation répond à un besoin. De plus, maintenant, les nobles s'éloignent de leur position dans l'Ordre militaire, pour devenir une *élite de pouvoir*, au sein de laquelle les individus nous apparaissent comme conscients de la solidarité qui les lie²⁵. N'oublions pas, par ailleurs, au milieu de telles transformations, le cas de celui qui, poussé par le désir de prospérer, cherche d'abord à s'élever individuellement. Pour celui-ci, l'étude, ou – dans son cas – la fiction de l'étude, est une voie très appropriée.
- 46 En résumé, tous ces facteurs d'expansion stimulent fortement les « aspirations » sociales ; à la fin du XVI^e siècle, celles-ci prennent leur essor et tendent vers des positions plus combatives : vers des « revendications » qui sont au point de départ de tant d'affrontements entre individus et groupes, avec toutes les tensions et luttes, tous les conflits qui en découlent. Parmi toutes ces manifestations de tension, je vais maintenant examiner le phénomène de l'époque par excellence, la *mobilité sociale*, phénomène qu'impulse énergiquement la possibilité ouverte d'un changement.

- 47 Ce phénomène sur lequel on se penche tant aujourd'hui, auquel nous donnons le nom de « mobilité sociale », est au centre du processus de changements d'une époque nouvelle. Il est présent dans tous les pays de l'Europe occidentale en voie d'accession à la modernité, non dans une proportion comparable à celle qui existe dans les sociétés dynamiques contemporaines, mais avec une fréquence incomparablement supérieure à celle qui existait dans la société traditionnelle du Moyen Âge. La mobilité sociale, dans ses diverses manifestations, va apparaître comme l'un des phénomènes les plus marquants, du point de vue des changements qui accompagnent la formation du monde moderne. Et, de toutes façons, comme le plus influent dans les domaines sociologiques et historiques.
- 48 Je considérerai trois caractéristiques de cette mobilité sociale, au lieu des deux traditionnelles dont on doit la distinction à Dahrendorf²⁶. Je parlerai de *mobilité horizontale ou territoriale ou de changement de lieu*, je la séparerai de la *mobilité professionnelle ou du changement de métier*, et, évidemment, je distinguerai des deux précédentes la *mobilité verticale ou d'ascension ou régression dans le rang social*. La première est à la base des deux autres et c'est peut-être pour cela que le Moyen Âge s'acharna tant à la discréditer, voyant là le moyen le plus efficace d'empêcher les deux autres. J'ai par ailleurs traité cette question et j'ai donné de multiples exemples d'une conception sociale de l'existence humaine, totalement opposée aux déplacements qui, sur leur base géographique, rénovent les modes de vie²⁷. Je tiens à citer un témoignage qui, du fait de sa date précoce et de l'autorité de l'auteur, est significatif. Une grande figure de la Renaissance italienne, Léon Battista Alberti, soutient dans son œuvre *Momus seu de Principe* que, pour celui qui n'a pas de situation sociale, la volonté de changer est tout à fait compréhensible. Et il est certain que, à propos des vagabonds dont le nombre va en augmentant de la fin du XIV^e siècle jusqu'à la guerre de Trente Ans, on peut dire qu'au travers de leur errance ils recherchent tout autant les moyens de vivre et de manger, de quoi améliorer leur mendicité (celle-ci s'aggrave durant cette époque), que le moyen de satisfaire une envie qui les pousse à se déplacer, attirés par le simple changement de lieu. B. Geremek, qui a étudié la question à plusieurs reprises, fait remarquer la fréquence de l'anormalité que je signale et sa juxtaposition à la mobilité que j'ai appelée professionnelle : ainsi, ceux qui abandonnent le travail (qu'ils ont, ou dont ils ont hérité pour des raisons familiales), au moment où ils se lancent à la recherche d'un autre, abandonnent généralement aussi leur localité, s'en vont de village en village, ou de cité en cité, ou à la capitale et, fréquemment, finissent par devenir vagabonds. C'est du moins ce dont les accuse l'opinion de l'époque (peut-être afin d'éviter que, si ces déplacements leur réussissent, la tendance se généralise et que soit encouragé le désir d'obtenir plus que ce que l'on a en définitive pour éviter l'augmentation des salaires ou des rétributions du travail)²⁸. Il est vrai que, parfois, le cas se produisait, que l'abandon du village permet de trouver la bonne place souhaitée, bien qu'en général cela aboutît à se retrouver en marge de la société, seul, sans ressources et sur le chemin du crime. Depuis la fin du Moyen Âge le vagabondage est considéré comme un délit, et celui qui s'y adonne comme un sujet pour le moins peu recommandable : dans des villes de Castille, d'Angleterre, de France, le vagabond était légalement condamné. C'est pour cela que L-B. Alberti mettait sévèrement en garde : qui n'a aucune attache, n'a l'estime de personne et n'a rien à perdre, peu importe qu'il quitte son métier habituel et en prenne un autre ; mais le citoyen, qui tient à la bonne opinion des siens et de ses concitoyens ne doit jamais faire cela, car il perdrait leur estime²⁹.
- 49 Si je rapporte cette opinion tranchante, c'est à cause de son auteur et de sa signification : elle nous permet plus tard d'évaluer la forte réaction négative contre la pratique, d'une

part du vagabondage, d'autre part du changement de métier, réaction que les gens qui composent le régime social du Baroque voient d'un œil bienveillant. Il se produit un changement de concept : le travailleur, qui de plus en plus fréquemment décide d'abandonner famille et métier, est de moins en moins perçu comme un élément familier et devient maintenant un élément étranger, extérieur. La rémunération en argent, tout autant que celle qui s'évalue en argent, conduit du vieux système qui consistait à subvenir aux frais personnels (logement, nourriture, habillement) à un nouveau système promu par le développement du calcul, de l'argent et l'augmentation de l'offre : payer un salaire au travailleur, pratique qui facilite les échanges, car elle fournit au travailleur le moyen de gérer, dans une certaine mesure, ses goûts et son temps ; mais qui plus est, cette pratique modifie aussi la nature du rapport, elle occasionne la désaliénation des biens et entraîne un sentiment d'opposition d'intérêts. Ces caractéristiques apparaissent non seulement chez le salarié, mais aussi chez tout individu déplacé.

- 50 Il ne faut pas oublier de mentionner le sentiment de cosmopolitisme qui, au cours des siècles concernés, sera maintenu par les humanistes; les illustres représentants d'une mentalité baroque hériteront en grande partie de ce sentiment. Dans l'esprit propre encore à la première phase, un humaniste tel que Juan de Mal-Lara, rapportera et commentera en l'approuvant pleinement l'adage : « Pour l'homme sage les terres étrangères sont une patrie »³⁰. Mais ce défi à l'immobilisme médiéval, fondé sur la vertu, se transformera : le vagabond dangereux, le marginal habituellement tombé dans la délinquance, le « picaresque » enjôleur qui relève des deux à la fois, sont les acteurs les plus connus de la mobilité itinérante ou horizontale et - du moins apparemment - de la mobilité de métier. Et la mauvaise réputation qui se généralise autour de ces « dissolus » - au sens étymologique du terme - se renforce au XVII^e siècle. Comme l'observe H. Kamen, maintenant

[...] ce qui paraît avoir inquiété le plus c'est la mobilité des pauvres, la marée grandissante de mendicité et de vagabondage, qui menaçait de submerger d'autres couches sociales, mettant ainsi en péril la sécurité des hautes classes.³¹

- 51 La mobilité territoriale ou horizontale engendre pour le moment de la confusion, de la discorde, des troubles. C'est ainsi que le perçoit l'opinion de l'époque, lorsqu'arrivent les années fertiles en rebellions et protestations. En Europe, commente Cristobal Suarez de Figueroa en 1617, aucun ordre n'est respecté : « de là le trouble des esprits, les rebellions des volontés ; semblable motif peut être invoqué par ceux qui, quittant leur milieu, « essaient de se transporter dans un autre »³². Et Suarez de Figueroa assimile à ce phénomène le comportement de ceux qui, ayant l'intention de se consacrer à autre chose, abandonnent leur état.
- 52 Mais la mobilité professionnelle offre des dangers encore plus grands. L'aspiration d'obtenir plus s'y manifeste avec une force supérieure : gagner plus, valoir plus, s'élever dans l'échelle sociale. En Espagne un inconvénient supplémentaire, et grave, venait s'ajouter à cela : l'abandon des travaux des champs. Les conditions économiques y sont tellement défavorables que beaucoup fuient l'agriculture (Cortes de 1506) et la principale source de richesse du royaume se voit privée de bras. Exode rural n'était certes pas toujours synonyme d'exode agraire, mais peut-être dans la plupart des cas, oui. On nous dit qu'à Avila beaucoup de paysans quittent leur terre et deviennent « tragineros » - c'est-à-dire commerçants ambulants³³. Si toute mobilité est socialement dangereuse, la mobilité professionnelle ou le changement de métier l'est très particulièrement : elle

entraîne du désordre dans la distribution et le dérèglement qu'elle introduit menace de détériorer la structure hiérarchique et de pouvoir.

- 53 Et face à cela on ne pense qu'à une solution, qui sera maintes fois reprise au cours du XVII^e siècle et qui, au cours du XVIII^e siècle, sera fréquemment présentée comme la grande mesure restauratrice. En 1595, elle fut proposée – et ce n'était déjà plus une chose nouvelle – par Cristóbal Pérez de Herrera, celui-ci recommandant de lier fortement l'activité professionnelle à la famille :

[...] inciter beaucoup de personnes à poursuivre dans la voie professionnelle des parents.³⁴

Le Conseil Royal d'une part, le Conseil et la « Junta de Reформación » d'autre part, proposaient à leurs souverains respectifs, Philippe III et Philippe IV, des mesures pour obliger les pauvres à revenir dans leur village d'origine ; ils espéraient ainsi que ces personnes reprendraient les activités dont ils avaient hérité et qu'ils avaient abandonnées ; c'est pourquoi les rapports soumis à chacun des souverains ajoutaient qu'il fallait contraindre à abandonner la capitale ou les grandes villes non seulement les pauvres, mais aussi les riches et les nobles, parce qu'il dépendait de ceux-ci que ceux-là trouvent un emploi possible dans leur ancien métier, et les ressources pour subvenir à leurs besoins. Ainsi, les grands centres urbains seraient en même temps délivrés de ces gens trop « libres », trop turbulents et dangereux. Et peut-être était-ce là l'objectif essentiel.

- 54 Le XVI^e siècle, comme toutes les époques, a ses résistances au changement et celles-ci se manifestent jusque dans le langage où abondent les maximes et les proverbes invitant à l'immobilité, au repliement de chacun sur la place sociale qui lui a été assignée. Malgré cela, une grande partie de l'opinion apprécie positivement la prouesse, plus ou moins grande, de celui qui réussit à gravir quelques échelons dans la pyramide sociale. Ce siècle, en tout cas d'esprit plus ouvert que celui qui va suivre, comporte toute une littérature favorable à celui qui réussit à se hisser à de hauts niveaux. Rappelons par exemple ce qu'écrivait Cristobal de Villalón :

Chacun, même le plus vil des journaliers, prétend s'élever au-dessus des autres, en s'ennoblissant dans les affaires.³⁵

Une société fondée sur les Ordres continue d'avoir besoin d'« *homini novi* » qui remplacent à des postes élevés ceux qui disparaissent. La société péninsulaire, au XVI^e siècle, du fait de ses activités internes (en croissance), européennes, américaines avait grand besoin de personnel nouveau pour remplir des fonctions bureaucratiques, militaires, ecclésiastiques, juridiques, financières³⁶. La conséquence en fut que le XVI^e siècle fit appel à des gens nouveaux pour occuper ces postes et qu'il dut leur ouvrir les portes. « Iglesia, mar o casa real » : trois mots – généralement fait mal interprétés – qui voulaient dire : études, commerce maritime, service administratif de l'État ; c'est-à-dire les trois grandes branches exigeant une rénovation et une augmentation de personnel. La mobilité verticale y était donc plus facilement réalisable.

- 55 Cet aspect n'est pas propre à la société espagnole, bien qu'ici, du fait de l'immense étendue territoriale et donc du développement bureaucratique correspondant, il prenne une grande importance. Mais c'est en parlant de l'Angleterre que L. Stone imagine la formule « inflation d'honneurs » pour traduire l'aspiration la plus communément répandue au XVII^e siècle. Il existe donc un phénomène similaire en Angleterre ; et aussi en France, comme l'ont montré R. Mousnier, Y. Durand et Labotut ; en Italie, où Braudel lui-même observa qu'en Lombardie les autorités espagnoles avaient dû prendre des

mesures pour limiter le désordre né de ces prétentions, et à Naples, où R. Villari a étudié les rapports entre le vieux « Baronnaggio » et les nouveaux promus. C'est également L. Stone qui a souligné, dans le cadre de son étude, un autre aspect : comment ce désir véhément d'élévation sociale, en engendrant des situations de bouleversement et de conflit, affecta l'ordre établi des privilégiés³⁷. En Espagne, le désordre causé est tel que le roman picaresque y trouve matière à dépeindre fréquemment le « monde à l'envers » (ou faire que le lecteur l'imagine ainsi), dans des œuvres telles que *La Picara Justina*, *Teresa de Manzanares*, *El donado hablador*, *Vida de don Gregorio Guadana*, *El Buscón*. Les moralistes et les satiristes – Zabaleta, F. Santos, Fernandez de Ribera, Quevedo – insistent aussi sur ce sujet. Il y a plusieurs années, alors que ces questions n'étaient pas prises en compte dans l'étude de la littérature, K. Vossler, avec un esprit singulièrement pénétrant, écrivit un commentaire sur Lope de Vega dans lequel, sans utiliser les termes actuels, il montre cependant le jeu d'aspirations, la mobilité, l'inconsistance du statut social :

L'irrégularité et l'inconsistance de sa conduite dans la vie viennent, en grande partie, de la nature contradictoire et incertaine de sa position sociale, position qui en réalité n'en est pas une, et beaucoup de choses que l'on a tendance à mettre au compte de son tempérament inquiet et à expliquer psychologiquement sont, à la vérité, d'origine sociologique ou sont sociologiquement conditionnées.³⁸

- 56 Un talentueux écrivain de l'époque, Vélez de Guevara, faisait contempler la vie privée des gens à son personnage ébahi : sous les yeux stupéfaits de celui-ci, le diable qui l'accompagne soulève une nuit les toits des maisons de la capitale et lui découvre l'absurde embrouillamini du monde ; à ce guide nocturne, espiègle et surnaturel, l'auteur prête le commentaire suivant : dans la « marmite humaine » de la capitale, on voit bouillir « des hommes et des femmes, les uns tournés vers le haut, les autres vers le bas, certains de travers »³⁹ ; cela implique de la confusion, du désordre, de la douleur, une honteuse laideur, une vision produite par l'agitation qui pousse les gens à bouleverser l'ordre existant de leur situation.
- 57 Nous sommes donc en présence – il convient, me semble-t-il, d'y insister – d'une crise grave et profonde, causée par d'irrépressibles aspirations dues à la croissance historique et aux potentialités nouvelles de l'individu ; ces aspirations provoquent – selon l'appréciation traditionnelle – une détérioration du système en place, puisque celui-ci est resté impuissant face aux forces de changement rassemblées contre lui. Sans nul doute tout cela renferme une part de vérité, des crises de ce type étant de nature à faire aller de l'avant l'histoire. Mais il semble également certain – et cela peut se retrouver dans tous les pays d'Occident – que la conscience contemporaine considérant ces faits sous un tel angle, en exagéra sans doute les conséquences. Partout la société subit de fortes et nombreuses secousses ; mais nulle part elle ne fut menacée, même de loin, d'un brusque écroulement de l'ordre établi. Il est vrai que devinrent relativement fréquents, les cas où la prétention de s'élever entraînait des conduites illicites et délictueuses ou semi délictueuses ; et l'on pouvait voir au travers de ces situations que l'inconstance des statuts engendrait l'instabilité sociale. Ainsi donc j'estime que cette expérience vécue par les sociétés dans lesquelles allait se développer la culture du Baroque, révèle – et ainsi fut-elle considérée – un processus qui est au cœur même de notre problème.
- 58 Je dois continuer d'avancer pour arriver à réunir les données nécessaires à l'exposé du problème. Les conditions conjoncturelles et structurelles du ^{xv}^e siècle et du début du ^{xvi}^e, impulsent un processus d'expansion, l'expansion impulse de la mobilité sociale sous tous ses aspects et la conséquence directe et la plus agressive suscitée par les appétits de cette

mobilité, c'est *l'individualisme*. J'appelle ainsi l'attitude de l'être humain qui, en rompant avec la tradition transmise par la société, refuse de se fixer à la place qui lui échoit, prétend en sortir, pour arriver bien sûr à une meilleure situation, mais en prenant le risque, et cela peut arriver facilement, d'un échec qui l'enfoncé et l'exclut du groupe. Dans mon livre de 1964, *Le monde social de la Célestina*, j'avais déjà consacré un chapitre central à l'analyse du défi – ce terme était déjà utilisé dans le livre – lancé contre leur sort par des serviteurs ou de petites gens, infimes dans le réseau des relations sociales, dominés par le sentiment du profit personnel et l'aversion d'autrui. Dans un livre postérieur (1972), *État moderne et mentalité sociale*, j'avais inclus un long chapitre relatif à ce que je n'hésitai pas à nommer « individualisme », parallèlement au processus de formation d'un sentiment proto-national. Je passe sur quelques autres références brèves pour dire que ce type de problèmes constitue la clef de mon livre *Culture du Baroque* (1975). Depuis ces dates, je n'ai fait qu'affirmer de plus en plus nettement ce point de vue, conforté que j'ai été dans ma position par le fait que L. Stone utilise le même mot pour désigner une série de phénomènes similaires⁴⁰. Plus haut j'ai cité une série d'œuvres des XVI^e et XVII^e siècles dont la version illustre le phénomène de la mobilité et qui nous laissent au fond d'elles-mêmes entrevoir la question de l'individualisme, ajoutons-y maintenant : l'œuvre anonyme *Estebanillo Gonzalez*, le *Guzman* apocryphe de Juan Marti, le *Criticón* de Gracián..., etc.

- 59 Les germes de cette menace présumée contre l'ordre et la hiérarchie en place, de la part des forces individualistes, viennent de plus loin, bien sûr ; ils naissent au XV^e siècle, se développent au XVI^e, et prennent un caractère érosif au XVII^e. Nous pouvons utiliser ici deux catégories connues de la philosophie sociale allemande des dernières années – et j'ai l'impression qu'elles connaissent un regain d'intérêt – « communauté » et « société ». Cette crise d'individualisme que j'essaie d'évoquer pourrait se comprendre comme le passage d'un système inspiré par la première à un système inspiré par la seconde (avec la persistance dans l'une et l'autre de vestiges anciens ; qui plus est, un régime de « société » n'apparaît jamais qu'en recherchant de nouveaux liens communautaires, en les créant en puissance). Tönnies a écrit : dans l'état de société « chacun existe pour lui seul et en état de tension contre tous les autres »⁴¹. Je crois que ces paroles de Tönnies nous donnent une image de l'état social qui correspond à celle qu'avaient les hommes du XVII^e siècle, et plus particulièrement les membres des ordres privilégiés, quand ils commencèrent à élaborer – ou à faire élaborer – la formule d'une solution urgente qui devait être la réponse culturelle du Baroque.
- 60 Cet individualisme se reflète dans la « solitude » où l'être humain se découvre au milieu de la société ; les littératures française, anglaise, espagnole abondent en témoignages sur ce fait et reprennent les multiples versions de pessimisme moral et social, si connues à l'époque. J'ai parfois souligné que c'est la même année, 1651, que sont publiés deux des témoignages les plus énergiques d'une conscience d'individualisme à l'affût, de solitude et de pessimisme agressif : il s'agit de la première partie de *El Criticón* de Gracian et du *Leviathan* de Hobbes. La rupture des liens traditionnels – tant qu'une nouvelle société revigorée n'en recrée pas d'autres – place l'individu dans une situation de déraciné, tant du point de vue local, que familial, professionnel, politique ou communautaire, ecclésiastique et même religieux ; à Madrid même, malgré la forte emprise de l'Inquisition et ses persécutions, on parle d'athéisme⁴². Les vigoureuses dénonciations des maux de l'époque par le frère carmélite Jerónimo de Gracian, le corroborent⁴³. C'est à partir de ce sentiment de déracinement que naissent les révoltes et les rebellions et que

se produit la littérature, déjà à proprement parler baroque, pour les techniques de répression de celles-ci. Alamos de Barrientos, Valle de la Cerda, Banos de Velasco, Luis de Mur s'inscrivent dans ce courant. Le problème – pour utiliser les mêmes termes que ceux appliqués par Porchnev à la situation française – n'était autre que « le relâchement des freins idéologiques qui maintenaient les masses dans l'obéissance au régime »⁴⁴. La réponse à cela définit, dans les trois pays cités plus haut, la formation de la culture baroque.

- 61 *Expansion, mobilité* dans ces trois sphères, *déracinement, individualisme* constituent une chaîne de phénomènes au bout de laquelle apparaît le maillon de la *liberté*, un mot chargé d'échos à valeur positive au XVI^e siècle, échos dont un certain nombre se conserve en partie au XVII^e siècle, bien que, au cours de ce dernier, ce qui apparaît avec netteté, c'est la méfiance, la peur, la condamnation du mot. Naturellement, ce terme politique et social de liberté n'a rien à voir avec la recommandation stoïcienne de se délivrer de l'emprise des passions, ni avec la notion théologique du « *liberum arbitrium* ». Ces deux acceptions vont fréquemment à l'encontre de la liberté civile ou politique, ou du moins ne la favorisent pas du tout. La liberté civile ou sociale ou peut-être mieux politique – en prenant soin de ne pas aller jusqu'à la confondre avec la liberté démocratique – est une capacité de dire *non* à ce qui est établi, à l'ordre. Elle rejette la réglementation, la subordination à des normes juridiques, politiques, littéraires, religieuses, ces deux dernières en tant que conventionnalismes sociaux parmi d'autres possibles.
- 62 Ces négations – « ne pas obéir », « ne pas servir » (expressions déjà condamnées par l'Évangile) – supposent une irrévérence déclarée ; toute attitude de ce type fait en sorte de s'abriter derrière une démarche d'attaque, en vertu de laquelle on impute d'injustes procédés aux supérieurs à qui, dans l'ordre en vigueur, on doit obéissance ; il faut donc se demander contre qui est tournée cette attitude : disons donc qu'elle atteint tous les niveaux élevés, riches, seigneurs, ecclésiastiques, y compris même ceux qui occupent le trône. Je ne vais pas jusqu'à affirmer que les choses en étaient là en Espagne ; j'ai d'ailleurs fait remarquer plus haut – comme cela a été fait pour d'autres pays – que les résultats de la mobilité ne bouleversaient pas l'ordre autant que le craignaient les tenants du système. Mais ce qui est certain c'est que la conscience des classes dominantes y vit tout un complot contre les riches, les puissants, les seigneurs, les ministres, le roi, Dieu. Voilà pourquoi les hauts personnages se proposèrent de prendre des mesures de rétorsion et s'adressèrent avec insistance au roi, pour lui faire voir que ceux qui prétendaient s'élever – qu'ils y parviennent ou non – étaient des ennemis de la Monarchie et de la société privilégiée, sur laquelle s'appuyait nécessairement cette Monarchie.
- 63 Pendant l'été 1627, le roi Philippe IV a souffert d'une grave maladie ; une fois rétabli, le comte-duc d'Olivares lui présente pour information un document intéressant : « Mémorial au Roi, pour l'éclairer sur les événements survenus au cours de sa maladie ». Olivares fait ainsi part au Monarque d'un sentiment grave :
- Ce n'est un secret pour personne et jamais cela ne s'est vu : tout un chacun, dans le peuple et au-dessus, jette en toute liberté le discrédit et le blâme sur la personne royale, sur les coutumes et pratiques de Sa Majesté ; cela s'est vu et entendu dans les places, les rues, les confessionnaux et les recoins du Palais, et plût à Dieu que les antichambres aient été épargnées ;
- seul le diable peut avoir ainsi
- [...] discrédité le gouvernement de Sa Majesté et mécontenté les vassaux de la royale personne, en leur faisant croire à tort que Sa Majesté les écrase d'impôts, qu'elle est coupable de la cherté des prix.⁴⁵

On trouve un témoignage semblable dans la chronique de Mateo de Nova, un personnage qui a fréquenté l'entourage royal ; celui-ci, en critiquant des mesures qui s'avéraient lourdes pour le peuple, écrit :

Toutes ces nouveautés n'étaient pas le fait de l'imagination de favoris, mais le fait de la volonté royale, et aucune ne servait de bienfait ou de soulagement pour le peuple.⁴⁶

- 64 Dans les critiques les plus dépassionnées et les plus réfléchies, les accusations sont fréquentes contre les gouvernants, du Roi aux ministres, bien que plus directement contre ceux-ci : Cellorigo accuse « la négligence de ceux qui gouvernent » et y voit l'origine « du malheur et la porte par où s'engouffrent les maux »⁴⁷. Caxa de Leruela impute aux puissants la ruine de cette population paysanne qui, oublieuse de son attachement au terroir, va nourrir le contingent de déracinés⁴⁸. Vinas Mey a constitué une intéressante anthologie de textes (de Caxa de Leruela, de F. Santos, de Fernandez Navarrete, de Pérez de Barrio, etc.), dans lesquels on accuse à plusieurs reprises ceux d'en haut des maux soufferts par les populations modestes⁴⁹. On pourrait dresser une longue liste de personnages, que nous regrouperions aujourd'hui sous la dénomination d'intellectuels, qui affrontèrent le pouvoir de manière critique et s'attirèrent les foudres des gouvernants, devenant l'objet de persécutions de la part de puissants ministres ou de l'Inquisition : ils virent leurs œuvres séquestrées et censurées ou interdites, ils connurent la prison, parfois fort longtemps, ils durent s'exiler dans des pays étrangers échappant à la juridiction civile ou ecclésiastique de la Monarchie hispanique, il y en eut qui restèrent en prison pratiquement jusqu'à leur mort ou presque, il y en eut dont on perdit la trace ou qui périrent. Eugenio de Narbona, Sancho de Moncada, Alamos de Barrientos, Martin Rizo, Juan de Zabaleta, Quevedo, Villamediana, Adam de la Parra, Antonio Lapez de Vega, Andrés de Almansa y Mendoza, etc., etc. figurent au nombre de ceux qui eurent à subir tel ou tel de ces sorts. Et probablement, il s'agit chaque fois de cas où la critique, ou plutôt la dénonciation vigoureuse du mauvais gouvernement, atteint le degré maximum. Je l'ai fait remarquer pour des cas comme celui de Quevedo, Almansa, Lopez de Vega (d'autres chercheurs ont fait la même chose pour d'autres cas)⁵⁰. Rappelons, pour son grand intérêt, le passage de Lapez de Vega :

La souveraineté des rois, qui repose tantôt sur le pouvoir, tantôt sur la flatterie, celle aussi que s'arrogent quelques républiques libres, non contente de dominer les corps des sujets, prétend aussi subordonner les esprits et nous persuader non seulement d'obéir et de servir avec les membres, mais aussi avec la raison, en donnant à toutes ses décisions le même crédit qu'à des décisions divines, souvent au mépris de celles-ci et de la loi naturelle qui les fonde.⁵¹

Mais les « intellectuels » n'étaient pas seuls, la masse populaire, plus ou moins importante, les accompagnait. D'où la crainte que ces écrivains ou idéologues ne l'influencent, que quelque haut personnage, voire même un noble de haut rang, prenne la tête des foules⁵². Porchnev cite un document très intéressant, une lettre de Richelieu à un surintendant des finances, lettre dans laquelle il l'avertit que si le Conseil Royal poursuit sa politique de pression, « certainement il arrivera à la France quelque désordre pareil à ceux de l'Espagne »⁵³ ; dans ce passage, le pluriel « ceux », relatif aux désordres en Espagne est révélateur. Dominguez Ortíz a étudié les mutations et conspirations en Andalousie, Ezquerria en Aragon, J.-H. Elliot en Catalogne ; dans un article final de mon œuvre *L'opposition politique sous la maison d'Autriche*, j'ai rassemblé un nombre considérable de références à de semblables difficultés.

- 65 Je crois qu'il s'agit d'un phénomène général à l'Occident, bien qu'en Espagne il soit particulièrement grave. Il est certain que, à partir des environs de 1580, le nombre atteint par ces mouvements subversifs est important ; ils font suite certes, à ceux du XVI^e siècle (Fletcher et J.-H. Elliot nous l'ont fait observer) ; et quelle que soit la nature de ces mouvements (d'après la classification établie par Forster et Greene⁵⁴ avec la collaboration de divers autres auteurs) une chose reste certaine et compte beaucoup pour mon exposé : dans tous les pays européens, pendant les premières années du XVII^e siècle, les dirigeants, les individus des classes dominantes, les privilégiés craignirent d'être allés trop loin dans la tolérance de la mobilité (ascendante bien sûr), et, tout en demandant l'octroi royal de titres de noblesse ou d'honneurs équivalents, on pense qu'il faut contenir les prétentions de s'élever dans l'échelle sociale, pour éviter que l'ordre établi chancelle. Dans tous les pays d'Europe occidentale on pourrait trouver des témoignages allant dans ce sens. Je rappellerai la référence aux réclamations de la noblesse française réunie à Troyes (1649-1650). Et je m'appuierai de nouveau sur une citation de L. Stone :

[...] durant les premières années du XVII^e siècle, les choses étaient allées trop loin et les premiers Stuart essayèrent nerveusement de consolider l'édifice chancelant.⁵⁵

La solution, recherchée partout avec une grave préoccupation, fut au fond la même dans tous les cas : renforcement des intérêts seigneuriaux et sublimation des vieux idéaux nobiliaires, qui ne varient pas d'un lieu à l'autre, tout au moins dans leurs grandes lignes. Il y a déjà plusieurs années Préclin et Tapié l'ont observé en France⁵⁶. Et plus récemment un chercheur anglo-saxon l'a confirmé, en rapport avec la société d'où émerge le théâtre de Racine⁵⁷.

- 66 C. Vivanti, dans le cadre français (en commentant le livre *French Absolutism* du professeur Lublinskoïa) a soutenu que, face à la thèse si souvent répétée du caractère progressiste de la bourgeoisie et de sa prétendue conscience de classe, il faut rappeler

[...] l'insertion de ce groupe social dans la noblesse ou du moins son renoncement à toutes les valeurs éthiques et politiques qui auraient pu, par contraste, la caractériser et son acceptation pleine et entière du processus de reféodalisation.⁵⁸

(nous retrouverons ce dernier terme, mais pour le moment soulignons simplement deux choses : la première est qu'un tel phénomène, si comparable à celui qui se manifestait en Espagne, n'a rien qui permette de le considérer comme une donnée spécifique à l'Espagne ; la seconde étant qu'il s'agit d'un fait – je veux parler de cette prétention à s'élever par l'ennoblissement – lié à la situation sociale qui conditionne la formation du Baroque).

- 67 C'est ainsi que s'installe une politique de fermeture qui, en Espagne, fut particulièrement grave, qui contribua à la sclérose du système social des hiérarchies fondé sur les ordres, et qui rendit plus difficile le passage d'individus des couches inférieures aux niveaux supérieurs, ce qui constitue toujours une nécessité rénovatrice et revitalisante dans une société ; pour ces raisons-là, la tension s'accrut entre les groupes ankylosés. Si nous avons à l'esprit la théorie de W. Pareto, selon laquelle la révolution est généralement la conséquence d'une « obstruction dans la circulation des élites »⁵⁹, nous pouvons accepter que le phénomène indiqué dans la situation conflictuelle du Baroque, nous serve pour expliquer la violence entre les différents groupes sociaux à l'intérieur de la structure sociale rigidifiée du XVII^e siècle. Et nous comprenons que derrière cette complexe situation historique, conditionnant les nouveautés dans les modes de vie des peuples considérés, se cache en fait le processus d'une crise sociale.

- 68 Les historiens qui pendant quelques années prirent part à la discussion ouverte dans la revue anglaise « Past and Present », ont eu généralement tendance à présenter un panorama général de la crise s'étendant sur l'ensemble du siècle, bien que centrée vers le milieu du siècle. Telle est la démarche d'Hohshaum qui ouvrit la discussion avec son article de 1954, de Tvevor-Roper qui prit la suite quelques années plus tard⁶⁰ ; cette ligne fut suivie par d'autres qui intervinrent dans d'autres revues⁶¹. Le professeur Lublinskaïa fut certainement la première à repousser cette thèse déjà généralisée, en lui substituant celle d'une ligne discontinue, aux périodes entrecoupées et sans coïncidences de date, d'un pays à l'autre. Elle fit surtout référence à la France et à l'Angleterre, et son livre révèle qu'elle ignorait les caractéristiques de la situation en Espagne, malgré le rôle que joue celle-ci dans la crise de l'époque baroque. Felipe Ruiz Martín, pour sa part, s'alignant sur cette thèse de discontinuité chronologique et géographique, a signalé une période de redressement à Ségovie, entre 1626 et 1630⁶². Et G. Anes a discuté la thèse de la dépression agraire en Castille, durant ce siècle⁶³.
- 69 Je souhaite introduire ici le fragment central de l'argumentation de Lublinskaïa, parce qu'il met en relief des circonstances historico-sociales qui étayaient mon interprétation du Baroque :
- L'exode des populations rurales vers les villes augmentait le nombre des consommateurs de produits alimentaires ; l'existence d'armées permanentes jouait dans le même sens. Des phénomènes semblables, c'est-à-dire l'augmentation de la population urbaine et l'existence de grandes armées, eussent été généralement impossibles si l'agriculture avait stagné complètement et si les proportions de la production agricole étaient restées stables. Dans le domaine démographique, il faut tenir compte non seulement des changements quantitatifs, mais aussi qualitatifs.⁶⁴
- 70 Comme je l'ai dit, Anes a récemment revu la thèse d'une crise économique généralisée au XVII^e siècle. Au travers de l'évolution des prix essentiellement, au travers aussi de données partielles sur les ravitaillements et sur le paiement de dîmes et d'impôts sur les ventes, il en vient à affirmer qu'il ne dut pas y avoir une crise agraire de longue durée en Castille ; il n'est pas possible autrement de comprendre comment furent approvisionnées les villes, alors démographiquement croissantes ; à l'exception de courtes périodes accidentelles – une mauvaise récolte par exemple – il n'y eut pas de dépression agraire en Castille au XVII^e siècle ; ce qui parfois se produit, c'est le remplacement d'une céréale par une autre, dans la culture de certaines zones (par exemple, du seigle à la place du blé) ; il ne dut pas y avoir non plus de baisse dans la production de laine et de viande ; ajoutons à tout cela que la production de vin et d'huile augmente.
- 71 Mais, au moment où je rappelle ces interprétations qui, sur des aspects fondamentaux, étaient mes thèses sur le Baroque, je tiens aussi à rappeler avec force que, même s'il est vrai que les difficultés ou bouleversements d'une *crise économique* sont d'ordinaire au point de départ d'une *crise sociale*, on ne peut confondre l'une et l'autre. La crise sociale est plus ample, certains de ses aspects font intervenir l'élaboration mentale du monde environnant ; affectant donc la mentalité sociale d'une époque, elle a en général un rythme d'évolution beaucoup plus lent ; les mutations qu'elle amène dans la manière de percevoir les choses avec lesquelles un groupe humain construit et développe son existence, ces mutations donc sont plus durables et générales.
- 72 C'est en ce sens que, ayant établi la différence entre les deux concepts, il ne faut pas relier directement et principalement le Baroque aux répercussions d'une crise économique, mais bien aux répercussions d'une crise sociale qui se superpose à la première et reste

vivace durant les périodes entrecoupées de la crise économique. Ces périodes, qui se traduisaient en chiffres révélateurs de carences, connaissaient aussi une dramatique insécurité : les sentiments d'angoisse, de crainte, d'écroulement pouvaient se prolonger et rejoindre postérieurement les sentiments causés par de nouvelles calamités économiques, tissant ainsi la trame continue d'une crise sociale. Cela engendrait sans que l'on puisse compter sur de possibles améliorations passagères, des bouleversements qui supposaient des vagues de violence contre les biens et les personnes, des dégradations menaçantes pour la nature des rapports entre groupes et pour les situations individuelles, un renouveau de croyances magiques. Voilà comment ce qui avait au départ l'aspect d'une crise économique se prolonge par une crise sociale plus longue, plus profondément perturbatrice, sans intervalles de répit. Ainsi donc une crise sociale a une durée plus importante que n'importe quel autre type de crise ; ses conséquences sont plus difficiles à combattre que celles d'une crise économique, ou à plus forte raison que celles d'une crise politique⁶⁵.

73 Dans un article où il commente la crise économique qui nous préoccupe tant et même nous surprend, dans la dernière décade, R-L. Heilbroner a fait remarquer qu'une crise économique aux conséquences relativement légères, produit cependant des bouleversements qui font penser à « des images d'écroulement, de révolution, de fin du monde » ; y compris lorsqu'on arrive à une nouvelle phase avec les premiers signes de redressement, il reste chez les gens un soupçon difficile à déraciner, l'idée que les problèmes les plus graves restent à résoudre, qu'il y a des difficultés sous-jacentes qui vont provoquer une rechute dans la dépression ou retarder longuement la sortie de cette dépression, le sentiment qu'il faut continuer à affronter les facteurs qui échappent à tout contrôle. C'est la persistance de tout un état d'insécurité annonciateur de « changements d'ampleur sismique, changements qui modifient les piliers institutionnels du système eux-mêmes » ; la confiance en l'ordre moral chancelle et le régime de rapport et de dépendance entre les individus, l'intégration de ceux-ci dans le système social, commencent à se fissurer⁶⁶. N'y a-t-il pas là l'aspect d'une crise sociale affectant beaucoup plus la situation historique que ne le font les altérations économiques ? Rappelons que l'on a plus d'une fois écrit au XVII^e siècle : « L'édifice mondial est sur le point de s'écrouler ».

74 En résumé, une crise sociale se manifeste par la mutation des éléments qui composent une société, par la mobilité des individus aux postes qui leur incombent. Il s'agit effectivement d'une mobilité par rapport aux systèmes précédemment en vigueur, dans la distribution et la disposition internes d'un ensemble social. C'est quelque chose qui affecte la stratification et qui, apparaissant comme menaçant – ou jugé tel – pour le schéma de distribution interne de la société, est considéré comme désordre et confusion. Et en effet, à ce niveau, il y a déplacement des valeurs, des prestiges, des rangs, de l'autorité, de la richesse. On comprend que la conscience contemporaine de ces phénomènes de changement leur attribue un volume et une gravité probablement supérieurs, bien supérieurs, à ceux qu'ils pouvaient en fait avoir. Au XVII^e siècle, il s'est agi d'une part de consolider et d'asseoir l'ordre monarchique et seigneurial ; d'autre part il y a eu d'âpres manifestations pour contester cet ordre, manifestations qui vont de la satire politique et anti-ecclésiastique au soulèvement ou à l'émeute, des brochures, pamphlets, déclarations publiques de protestation à l'insubordination, la révolte, la subversion, la révolution ; ce double mouvement peut bien être mis au compte de la grave situation de crise, ou si l'on veut de ce persistant « sentiment résiduel de crise » qui est

maintenu dans les esprits par les calamités économiques, éventuellement accompagnées de désastres militaires, d'échecs politiques, d'un sentiment de « décadence », pour reprendre le terme que Olivares et le Roi commencent à utiliser en Espagne entre 1630 et 1636⁶⁷. Barrionuevo, dans ses *Avisos* (11-10-56) parle au départ de la mauvaise situation des négociants andalous et, étendant cette analyse à des gens qui n'avaient rien à voir avec les activités mercantiles, il écrit :

Les gens du peuple sont dans un tel désarroi qu'ils vont par les rues comme des fous, l'air hagard, en se regardant les uns les autres.⁶⁸

- 75 On comprend donc l'état d'âme qui pousse à la haine et à la rancœur et qui fait du siècle du Baroque une des époques où l'absence de solidarité arrive à des manifestations extrêmes. Cela est sans doute causé par la faim sous l'emprise de laquelle l'égoïsme réduit la pratique de la charité (souvenons-nous qu'à Grenade, San Juan de Dios, le fameux saint baroque protecteur des pauvres, parcourt les rues en quémandant non pour les nécessiteux, mais en disant « Qui veut le bien pour soi ? ») ; c'est la conséquence de l'abandon social, de cette conscience de la solitude que Quevedo dénonce en déplorant que les pauvres y soient poussés. Cela est en partie causé aussi par la terrible emprise des pestes qui intensifient la haine entre les puissants et les indigents, le mal s'acharnant davantage sur ces derniers ; on en arrive ainsi à la haine entre les « états » ou ordres, haine dont on parle aux Cortes de Madrid, en 1618, dans des termes que l'on retrouve chez Saavedra Fajardo ou d'autres. Il serait impropre de parler de « luttes de classes », à moins que ce ne soit avec l'expression pleine d'humour et de sens de E.-P. Thompson : « luttes de classes sans classes ». Je préfère parler de « lutte sociale », car à ce moment-là elle ne se livre qu'entre individus.
- 76 J'ai dit plus haut qu'une crise sociale pousse à l'éveil de croyances magiques, extra-rationnelles. Sancho de Moncada, en 1619, en dénonçant le mauvais état et les dangers de la Monarchie, rapporte que « certains fondèrent leur crainte sur les soi-disant avertissements de la cloche de Velilla, d'autres sur une comète vue ces derniers jours », bien que l'auteur, « classant ces choses », poursuit sa réflexion critique, rationnelle sur la crise⁶⁹. Barrionuevo, quelques années plus tard (1654), et sans que des améliorations passagères aient modifié cet état d'âme, après avoir parlé de graves troubles monétaires, fait ce commentaire sur la situation générale : « La confusion est totale, à donner de la tête contre les murs, nul ne sait que faire, personne ne voit d'issue »⁷⁰ ; c'est là un état d'esprit qui pousse à croire aux extravagances, aux prodiges, aux miracles, etc.
- 77 Les conséquences « agitatrices » de telles expériences, considérées comme gravement dangereuses pour la continuité de l'ordre, aident à ce que se diffuse l'image, si commune au XVII^e siècle, d'un « monde à l'envers », et la culture que la société secrète pour faire face à ce bouleversement menaçant fait naître le Baroque. Au travers des tensions et des mouvements conflictuels d'une nouvelle époque, les uns s'efforcent d'élaborer une idéologie qui permette de faire face aux forces menaçantes, les autres essaient d'utiliser les possibilités offertes par ces mêmes forces, en profitant de leur contestation.
- 78 Le professeur R. Mousnier a cité un passage d'une œuvre d'un auteur français, Robert Mentet *Histoire des troubles de la Grande-Bretagne* (Paris, 1644), qui peut être considéré comme un témoignage incontestable de cet état de conscience dont je parle :

Je ne veux rien prononcer sur les mœurs du siècle où nous sommes. Je peux bien assurer seulement qu'il n'est pas des meilleurs... étant un siècle de fer... toujours est-il fameux par les grandes et étranges révolutions qui y sont arrivées... Les révoltes y ont été fréquentes, tant dans l'Orient que dans l'Occident.⁷¹

On comprend donc qu'à l'époque, au service des groupes dominants, se soit développé partout une littérature de technique de la répression, comme je l'ai parfois signalé. Parmi ceux qui cultivaient ce genre on allait trouver les « tacitistas » (que certains conservateurs accusent d'écrire non pour conforter le régime, mais pour montrer aux agitateurs les ressorts possibles de l'insurrection). J'en ai déjà cité certains : Valle de Cerda, Vicente Mut, Luis Mur, etc. Pour montrer les dimensions négatives de la rébellion Luis Mur écrit :

Les séditeux commettent un délit contre le supérieur, par l'irrévérence, et contre l'État en troublant sa tranquillité et en sapant ses assises.⁷²

Voici un témoignage qui compte encore plus : Martin de Ulboa, un « véinticuatro » de Séville, nous donne la mesure de la crainte provoquée par les séditeux et de la violence qu'on leur oppose, dans un rapport contre Martinez de Mata et ses amis ; il accuse ceux-ci d'être une menace de tumulte et il ajoute avec une singulière dureté :

Lorsque j'entends de tels propos tenus en public par quelque imprudent, fût-ce de manière brève ou à propos d'autres événements, je voudrais lui couper la langue ou l'amener à la potence.⁷³

- 79 Du point de vue anglais, P.-N. Skune, – je me permettrai d'utiliser son interprétation pour compléter mon tour d'horizon – arrive à des résultats semblables aux miens ; il souligne l'inquiétude sociale et l'instabilité politique sur lesquelles s'implante la société baroque, et il prend comme exemples deux œuvres littéraires : le *Lucifer* de Wondel (1654) et le *Paradise Lost* de Milton (1667) : l'homme baroque, par ce sentiment d'insécurité, donne à sa rébellion des proportions effroyablement cosmiques⁷⁴. Il est facile de vérifier la fréquence avec laquelle, dans le titre même d'œuvres de littérature politique ou économique, dans des passages-clé d'œuvres représentatives, on retrouve, en rapport avec l'état de la Monarchie ou du royaume, ou de la république, en tant que communautés politiques, les termes de « conservation », « restauration », « redressement », « solution », « sortie », etc. Et partout, en Espagne et dans les autres états, la solution était toujours la même : ramener à leur état antérieur les tenaces liens de subordination et d'obéissance. Comme dit C.-G. Dubois, la société baroque se voyait comme une invulnérable « société d'obéissance⁷⁵ ». Thuau soutient que les écrivains politiques contemporains de Richelieu professaient « une religion de l'obéissance⁷⁶ ». Caldéron, en accord avec le sens général de la *camé dia* baroque, nous fournit un exemple clair : à son avis, le fait de « s'engager à obéir » était une des principales vertus – socialement la plus digne d'estime – et c'est pour cela que pour lui, le personnage vertueux, modèle de l'homme qui atteint la grâce et le salut, c'est celui qui ne recourt à la raison qu'en « lui mettant les rênes et le frein de l'obéissance »⁷⁷.

- 80 La critique contraire au gouvernement constitue un courant d'opinion qui est poursuivi sévèrement, parfois avec acharnement. Les morts violentes par strangulation ou par des méthodes semblables ne sont pas fréquentes ; mais quelques cas sont connus : il s'agit de personnages préalablement emprisonnés pour délit d'opinion et qui, sur ordre de hautes autorités, sont ainsi exécutés⁷⁸. Un poète favorable au pouvoir, Gabriel Bocangel, écrira : « le châtement fut toujours commandé par la raison d'État⁷⁹ ». Dans le « Grand Mémorial », adressé par Olivares au Roi en 1624, on fait cette terrible et révélatrice observation qui nous éclaire sur la nouvelle coloration prise par le thème de la subordination :

[...] le peuple, seigneur, occupe le troisième rang, inférieur quant à la qualité des individus qui le composent, bien que l'on puisse et doive le considérer comme le pouvoir le plus important, non seulement par rapport à chacune des autres

couches, mais aussi par rapport à l'ensemble de ces couches... La justice doit veiller sur eux avec une vigilance extrême, en les corrigeant par les châtiments et en les intimidant pour prévenir leurs excès ; ce moyen est plus efficace que tout autre et ils y sont très sensibles...⁸⁰ ;

81 ce passage fait remarquer la grande crainte du moment et répond à lui seul aux objections qui m'ont été faites sur le caractère massif de la culture de l'époque. Depuis Sancho de Moncada, Quevedo, Saavedra Fajardo, Alvarez Osorio, on demande à l'autorité politique plus de modération et de clémence⁸¹. Mais généralement, celle-ci continue d'adopter les méthodes qui recommandent la dureté : Jeronimo de Gracian, Valle de la Cerda, Banos de Velasco, Vicente Mut etc. La culture du Baroque présente ainsi un caractère durement répressif qui se répercute sur de très larges couches de la population rurale et urbaine ; seuls échappent au poids écrasant de la surveillance et du châtimement (royaux ou seigneuriaux) quelques exempts, et seulement dans la mesure où ils se maintiennent fidèles au régime⁸². Cette affirmation est confirmée par les chercheurs qui ont étudié le cas d'autres Monarchies. Citons une fois encore Porcher pour la France : « le premier et principal objectif de l'absolutisme français du XVII^e siècle consistait donc à prévenir et à étouffer les rebellions populaires⁸³ » ; H. Hauser avait déjà mis en valeur cet aspect : conservation des caractères traditionnels de la société française sous Richelieu, renforcement de l'organisation seigneuriale et domination imposée au peuple par la répression de toute contestation⁸⁴. L. Stone dit la même chose pour l'Angleterre :

82 [...] la réaction autoritaire et le renforcement des privilèges de l'aristocratie semblaient aller de pair.⁸⁵

83 Les observations ou témoignages que je viens de rassembler montrent clairement la collaboration de la répression d'État ou royale et de la répression seigneuriale. Mousnier m'objectait un jour que j'insistais beaucoup sur le caractère répressif de la Monarchie absolue, alors que le nombre de ses agents pour toute l'étendue d'un pays était bien mince. Je pense cependant qu'aux agents dépendant strictement des Conseils ou organismes royaux il faut ajouter le grand nombre des troupes seigneuriales. Richelieu lui-même avait des troupes personnelles ; c'était aussi le cas de seigneurs anglais⁸⁶. En Espagne également, quand se produit dans un village une émeute ou une rébellion – par exemple dans les cas que signale Diez dei Moral, à Cordoba ou à Bujalance, au XVII^e siècle – les nobles revêtent leur armure – ou la partie de l'armure encore en usage –, se saisissent de leurs armes offensives, montent à cheval, prennent la tête de leur troupe et vont affronter la populace et l'écraser. Inutile de dire que les forces militaires du Roi s'y emploient aussi : Mateo López Bravo nous dit que les soldats de l'intérieur servent à garantir la soumission aux ordres, en maîtrisant par les armes « l'audace des citoyens égarés, toujours en grand nombre » – la seconde partie de cette phrase met à jour l'état d'inquiétude de l'époque⁸⁷ – Quevedo dit aussi quelque chose de semblable sur l'emploi des nobles et des soldats qui ne servent pas pour la guerre extérieure⁸⁸. L'apparition de la citadelle et l'emplacement urbain des casernes complètent le système.

84 Il faut encore signaler un autre aspect de grande importance : l'Inquisition, organe de répression ecclésiastique dans la lutte contre l'hérésie, devient un instrument de répression politique, merveilleusement efficace pour dominer les consciences, imposer des normes de pensée aux masses populaires, agir par l'intimidation morale et psychologique. J'ai déjà soutenu par ailleurs ces points de vue⁸⁹, et je dois maintenant ajouter que je suis d'accord avec les conclusions de B. Bennassar à ce sujet. Je pense, comme lui, que « l'inquisition, dans son rôle politique, fut un prodigieux instrument de

contrôle social au service de l'état monarchique » ; c'était une « police politique » dont l'emprise s'étendait sur tout le territoire de la péninsule, contre le rebelle politique de l'intérieur ; ce contrôle était en grande partie « garanti par une pression psychologique » ;

[...] le lien étroit avec l'appareil d'État, à l'intérieur duquel il constituera un élément de la plus haute importance, l'occupation de l'espace et son empreinte sur les esprits et les cœurs, ont assuré la redoutable efficacité de l'Inquisition, beaucoup plus que le recours à la torture, relativement peu fréquent et généralement modéré, ou le recours à la peine capitale exceptionnel après 1500.

C'est ainsi qu'en Espagne l'Inquisition devint l'arme politique de la Monarchie absolue : elle intensifiait ou arrêtaient les répressions contre les hérétiques ; elle intervenait politiquement dans la répression d'écrits hostiles ou d'autres formes d'opposition à la Monarchie, bien que ces choses-là n'eussent pas un caractère religieux⁹⁰. Voilà comment l'Inquisition s'imposa dans les consciences et fit régner un vif sentiment de peur.

85 Que ce soit du fait du bras séculier ou du bras ecclésiastique ; les besoins croissants de la répression physique confèrent à la prison un rôle nouveau : autrefois lieu de détention temporaire, elle devient maintenant un lieu de châtement, d'accomplissement de la peine, parfois sans qu'il y ait eu de jugement, comme une séquestration pouvant s'accompagner même d'une mise au secret ; la prison est parfois aussi l'antichambre du supplice. En France existe la pratique des lettres de cachet et en Espagne, dans les récits de l'époque, on peut découvrir des cas d'exécutions secrètes. Il existe des documents relatifs à la prison de Séville, celui de l'avocat Chaves et celui d'un jésuite missionnaire en Andalousie, le père Pedro de la Puente, qui contiennent des récits dépassant en horreur l'imagination la plus macabre : traitements monstrueux, population bigarrée, vices inévitables, scènes à faire dresser les cheveux, visions hallucinantes. Dans mon livre *La culture du Baroque*, j'ai fourni quelques données sur le nombre de détenus et leur vie dans cette prison de Séville – où il existait plusieurs autres prisons –, dans celle des hommes et dans celle des femmes à Madrid – celle des femmes était surnommée la Galère⁹¹.

86 Mais, parallèlement à cette répression physique, il existait certaines formes de répression psychologique qu'il est intéressant de rappeler, au moins dans quelques cas. Andrés de Almanza y Mendoza raconte, dans une de ses « Lettres » que, des actes sacrilèges s'étant produit plusieurs jours de suite à Madrid, et finalement deux le même jour dans des temples différents (Juillet 1624), les comédias furent supprimées pendant huit jours, « il n'y eut pas de femmes publiques », c'est-à-dire que les maisons de prostitution furent fermées⁹².

87 L'utilisation du thème de la mort dans la littérature et la peinture, si fréquente au XVII^e siècle, répond peut-être au fond à la volonté de découvrir le corps humain, la nature de ses organes, le phénomène biologique de la vie ; mais d'une certaine manière le thème acquiert avec force un caractère antivital, ascétique, et cela à un point tel que l'insistance sur la présence de la mort annule beaucoup d'énergies et évite qu'elles ne soient employées à changer un ordre social des choses qui, tout compte fait, n'est que passer et dure peu. On connaît bien en Espagne les noms de deux grands peintres : Antonio de Pereda et Valdés Leal. Si l'on met de côté les tableaux qui représentent l'image de saint François ou d'un quelconque autre saint ascétique, qui médite près d'une tête de mort, la présence de celle-ci dans des tableaux aux côtés de divers objet qui composent des « natures mortes », généralise en Europe le genre pictural « vanitas ». À l'exposition qui eut lieu à Bordeaux en 1978 autour du genre « nature morte », figuraient sept peintres (français, allemands, flamands) qui, avec cette sévère intention, représentaient une tête de mort, avec sa fatale fonction annonciatrice. Il y a déjà longtemps, on citait comme

exemple de la macabre influence hispanique sur Charles Quint, le fait que celui-ci ait assisté à ses propres funérailles à l'Escorial. Rousset cite deux exemples de bourgeois de Paris qui, au XVII^e siècle, organisent leurs propres funérailles et jouent le rôle du mort⁹³. À cela s'ajoute la transformation socio-historique du thème de la mort, étudiée par M. Vovelle⁹⁴ : la mort devient une expérience sentie et subie inexorablement par le sujet. Mort, douleur, sang, violence, processions de pénitents ou de condamnés à donner le frisson, telles sont les images familières du Baroque ; il faut certes y voir un but ascétique, traditionnel, mais aussi l'intention d'intimider en créant un climat de crainte constante, ce qui contribue à amoindrir la volonté et l'énergie réformatrices.

- 88 Dès les premières années de l'époque baroque, Cristóbal Pérez de Herrera proposait au roi Philippe III un système de contrôle qui, me semble-t-il, répond parfaitement à ce type d'action de surveillance, de répression et de réduction à l'impuissance sociale. Tout cela afin d'éviter surtout qu'un peuple de mécontents et de contestataires se rassemble et mette l'autorité en grand péril. Pérez de Herrera imagine une organisation en vertu de laquelle, dans les villages, les bourgs, les quartiers, il y ait des procureurs ou des commissaires nommés d'en haut et chargés de dénoncer aux autorités la conduite des habitants. Et l'auteur, en expliquant le pourquoi et le comment de cette universelle surveillance, déclare qu'ainsi « tous vivront avec suspicion, peu et grande précaution, personne n'étant assuré de l'anonymat ». L'auteur fait remarquer aussi que cette odieuse immixtion – peut-être est-ce là le niveau maximum de répression baroque – qui fonde la vie sociale sur la peur, la suspicion et l'insécurité, devrait être confiée à des gentilshommes et à d'autres personnes ayant « de la vertu, de la qualité et des biens » ; cela révèle l'existence d'un système social de domination psychologique et physique exercée par les individus de l'Ordre privilégié. Il est alors clair que ceux-ci apparaissent comme des agents du rouage monarchique et seigneurial ; tout le régime de la vie personnelle et de la coexistence urbaine est calculé pour assurer l'implantation du régime⁹⁵. Mais la crainte, la paralysie, la surprise, la contagieuse inquiétude ne suffiraient pas, s'il n'y avait le recours à d'autres moyens, qui contribuent aussi à former et à manipuler les volontés, en les maintenant dans l'obéissance et la résignation. C'est le cas des sermons, les prédicateurs étant très limités et contraints à de multiples précautions ; l'art et la littérature exercent aussi cette fonction : remarquons que la littérature, « miroirs », « avis », « maximes », destinée aux princes et aux ministres, du fait même qu'elle est ensuite imprimée et publiée, n'est plus seulement adressée à un petit nombre de gouvernants, mais à un groupe de gens instruits qui se chargeront de la lire et de répandre l'image du parfait seigneur (on part généralement de l'idée que le seigneur, à qui il faut concrètement obéir est un bon prince ou un bon ministre, sauf dans quelques cas exceptionnels, telles certaines œuvres de Quevedo). N'oublions pas non plus le rôle très important de la fête. Déjà à ce moment-là on remarque que la fête a l'effet d'un narcotique, qu'elle est aliénante. Martinez de Mata, Pascal, La Bruyère le voient ainsi.

C'est une politique sûre et ancienne dans les républiques que d'y laisser le peuple s'endormir dans les fêtes, dans les spectacles dans les jeux, dans le faste, dans les plaisirs, dans la vanité et la mollesse ; le laisser se remplir de vide et savourer la bagatelle.⁹⁶

- 89 Mais il faut encore nuancer : il s'agit de fêtes royales et seigneuriales qui sont l'occasion d'établir aux yeux ébahis de la multitude la grande puissance de ceux qui commandent, puissance qu'ils peuvent utiliser pour maîtriser les hommes, les choses, l'univers lui-même. C'est pour cela que, répondant au goût et au suspense admiratif que les inventeurs et techniciens provoquent dans les populations urbaines du XVII^e siècle, la « machine

théâtrale » joue un si grand rôle au cours des représentations scéniques, le mécanisme caché des fêtes aquatiques (très prisées au Buen Retiro), la force et la splendeur de la poudre enflammée, etc., tout cela provoque l'admiration enjouée et l'étonnement de l'esprit, deux ressorts psychologiques très efficaces pour qui veut paralyser et inspirer une certaine crainte. Généralement les pleurs ne manquent pas chez ceux-là qui sont émus.

- 90 Mais observons encore autre chose. Il s'agit de fêtes au cours desquelles les gens n'ont pas à participer. Les corridas, le théâtre, les défilés, les feux d'artifice ne font appel qu'à la contemplation et écartent la possibilité d'un rassemblement actif de la foule, ce qui pourrait dégénérer en dangereuses manifestations. Ce sont des fêtes qui soulignent plutôt la distance existant entre ceux qui d'une part les commandent et les exécutent et ceux qui, d'autre part, les contemplent. Ces fêtes sont là pour finir de convaincre les peuples qu'ils ne pourront jamais s'élever à ce niveau. C'est l'affaire de seigneurs qui permettent à ceux qui ne le sont pas d'y assister comme simples spectateurs. Ce sont des réalisations rendues possibles par le pouvoir des seigneurs, des riches, des haut placés, c'est-à-dire le pouvoir de ceux à qui, d'après l'idéologie du système, revient par nature le droit de dominer : dominer les gens du peuple comme ils dominent l'eau, le feu, la pesanteur des corps, etc., etc. C'est-à-dire dominer le monde grâce à la volonté divine, qui les a placés là afin de perpétuer sa création.

Débat

- 91 - R. SAUZET : J-A. Maravall a bien montré, à propos de l'Espagne, quels problèmes posaient la délimitation de la période du Baroque : période assez floue, à laquelle on ne saurait fixer des limites trop strictes. En ce qui concerne la France, on peut penser que la « phase B », la phase de la dépression qui correspond au Baroque, est décalée par rapport à l'Espagne. En gros, en Espagne, le début du Baroque correspond aux grandes pestes de la fin du XVI^e siècle, avec lesquelles commence une période de déclin économique, de déclin général. En France, le déclin économique commence plus tard : pour certaines régions, en 1640, ailleurs c'est encore un peu plus tardif, dans les années 60-70 ; le creux de la vague correspond à la première partie du règne de Louis XVI.
- 92 Il est vrai que dès les années 1630, il y a des manifestations publiques qui annoncent un retournement de la conjoncture, le passage de la phase A à la phase B : il s'agit du cycle des pestes des années 30 et surtout de l'entrée en guerre de la France contre les Habsbourg en 1635. Le problème central de la périodisation tel que l'a posé J-A. Maravall, me paraît donc pouvoir se transposer à la France. Il y a entre les deux pays de nombreux points d'analogie : par exemple cette mobilité sociale et les possibilités d'ascension qui en découlent à la fin du XVI^e siècle. Des recherches récentes faites sur le recrutement des évêques durant cette période, montrent, par exemple, qu'il y a un certain pourcentage de roturiers, de bourgeois qui deviennent évêques, ce qui cessera d'être possible par la suite (à la veille de la Révolution, il n'y a que des gentilshommes dans le corps épiscopal).
- 93 Autre analogie : ce que vous avez dit des entraves faites à la liberté des prédicateurs qui, en France aussi, au XVI^e siècle pouvaient se permettre de critiquer beaucoup plus librement le roi qu'au XVII^e. Les sermons ont joué un grand rôle dans l'établissement de cette culture nouvelle dont vous avez parlé. Il y a à cette époque un goût très fort des gens pour le sermon. On va au sermon comme on va au spectacle, et on y va en foule.

- 94 - J-A. MARAVALL : Toutes les sociétés baroques sont des sociétés d'obéissance. Durant toute cette période, on exalte ce qu'on a appelé « la gloire de l'obéissance » ou « la religion de l'obéissance ».
- 95 Quand on accuse les nobles de ne pas suffisamment s'occuper des pauvres, c'est au nom de l'ordre établi. Il n'est pas question de suggérer le renversement de cet ordre. Au contraire : on accuse les nobles de ne pas faire face à leurs responsabilités de nobles quand ils délaissent les pauvres.
- 96 - Armand RENAUD : Vous dites que la littérature a joué un rôle conservateur, particulièrement le théâtre. Je suis d'accord en ce qui concerne Calderón, par exemple, qui a été un poète officiel. Mais le cas de Lope de Vega et surtout celui de Cervantes n'est-il pas différent ? Ne pourrait-on pas dire plutôt que la littérature est au service du pouvoir davantage qu'au service de l'État ? En général la littérature joue un rôle progressiste, novateur ; elle contribue au mouvement de la société.
- 97 - J-A. MARAVALL : Je pense que la littérature joue plusieurs rôles, même au XVII^e siècle. qui est un siècle monolithique. Ce que j'ai dit concerne surtout le théâtre. Contrairement à ce que vous venez de dire, je pense que Lope de Vega est plus conservateur, plus engagé encore que Calderón. Simplement Lope est plus gai, plus vivant, plus savoureux, plus libre d'expression. Lope s'est mis au service de l'aristocratie, de la royauté, et il a fait des déclarations réactionnaires incroyables, et cela de plus en plus, au fur et à mesure qu'il avançait dans son œuvre.
- 98 - A. RENAUD : Lope de Vega ne se contente-t-il pas seulement, d'exprimer le sentiment de son temps ? Est-il vraiment propagandiste ?
- 99 - J-A. MARAVALL : Il exprime le sentiment d'une partie de son temps. Il exprime les idées des privilégiés, les idées du pouvoir, des nobles, des riches.
- 100 - M. DOUMERGUE : Je suis d'accord avec J-A. Maravall quand il précise que son appréciation concerne surtout le théâtre. Lope de Vega, lors des fêtes du mariage de Philippe III, fait chanter un « romance » dans lequel les sujets et le roi sont présentés comme des égaux de naissance. Il faut faire une différence, chez un même auteur, entre le poème et le théâtre. Le poème comme le sermon est plus libre. Le théâtre, au contraire, à cause de son impact plus grand sur le public, est conservateur. Au théâtre, on n'entend pas seulement, on voit représenter ; c'est sans doute la raison pour laquelle le théâtre est en général plus conservateur que les autres genres littéraires.
- 101 Le théâtre baroque se développe autour d'un conflit entre la conception sociale de l'honneur et la vision personnelle qu'en ont les héros : l'individu se rebelle contre les lois de l'honneur, mais il finit par les accepter au nom de la communauté. On a donc un aspect contestataire dans cette rébellion de l'individu, mais elle est finalement récupérée. Le problème est de savoir si elle est récupérée parce que l'auteur pense réellement ainsi, ou si elle est récupérée parce qu'il se censure, le théâtre étant contrôlé par les grands, par le Roi.
- 102 - J-A. MARAVALL : Le mythe de l'égalité de nature que nous avons évoqué au sujet de Lope, n'est pas un mythe progressiste, mais un mythe conservateur. On dit aux gens : nous sommes tous égaux par nature, nous avons tous la même fin, le monde est un théâtre... pourquoi, dans ces conditions, se révolter ? Il vaut mieux rester soumis, obéissant, Dieu se chargera plus tard de donner à chacun selon son mérite. C'est dans ce sens réactionnaire que le théâtre baroque utilise le mythe de l'égalité naturelle.

- 103 Il en est de même pour le problème de l'honneur : on exprime une certaine révolte individuelle, mais qui finit toujours par la récupération sociale. D'autre part, l'honneur dont il est question, ce n'est pas l'honneur en général, c'est l'honneur de la noblesse ; on considère d'ailleurs que les autres couches sociales n'ont pas d'honneur.
- 104 - F-M. CASTAN : Est-ce que dans des pièces comme « El Alcade de Zalama », « Fuente Ovejuna », on ne pourrait pas lire une autre dimension de Lope de Vega : la prise de conscience nationale qu'incarne le Roi, mais qui est capable aussi de traverser toutes les classes sociales. J-A. Maravall a parlé de conscience « proto-nationale », en gestation ; est-ce qu'on ne pourrait pas voir dans de telles pièces la naissance d'une conscience nationale globalisante dans laquelle toutes les classes de la société pourraient se retrouver ? Ce qui ne veut pas dire que les oppositions de classes soient supprimées pour autant. Dans la perspective de l'élaboration d'une structure nationale, Lope de Vega apparaîtrait comme progressiste. Il y aurait alors chez lui un aspect extrêmement rétrograde, au service des classes dominantes, et en même temps, paradoxalement (mais la littérature est toujours un peu paradoxale et un peu ambiguë), un deuxième aspect, progressiste. Celui-là. C'est sous cet angle progressiste que nous avons joué Lope de Vega dans les débuts du Festival de Montauban. Les metteurs en scène soulignaient son aspect de prise de conscience nationale et épique. Dans la ligne de ce qu'avait fait Jean Vilar à Avignon, il nous semblait que Lope de Vega était dans une certaine mesure, un modèle pour un théâtre national contemporain.
- 105 - J-A. MARAVALL : Je suis d'accord, mais il me semble qu'il y a là deux problèmes différents. Le Baroque se sent constamment moderne et Lope est moderne. Mais dans le cadre de l'instauration d'une politique d'intégration, il faisait appel aux valeurs, à l'ordre, à la tradition. Lope représente en ce sens tous les courants du Baroque ; il est le plus caractéristique représentant du Baroque dans son effort de construction d'une communauté nationale et d'intégration à cette communauté nationale, dominée par le roi qui est la valeur suprême de la communauté.
- 106 - Je sais que J-A. Maravall est plutôt opposé à la thèse de l'existence de caractères nationaux, mais n'y a-t-il pas, tout de même, une spécificité espagnole en ce qui concerne le sentiment de l'honneur à l'époque baroque ?
- 107 - Il y a en effet des témoignages de voyageurs ou d'écrivains français qui donnent l'impression que les Espagnols ont plus que les Français un sentiment de l'honneur développé.
- 108 - J-A. MARAVALL : J'ai dénoncé dans un long article, le mythe des caractères nationaux, avec lequel je suis en total désaccord. Il faut se méfier de la façon dont les voyageurs présentent le pays qu'ils visitent.
- 109 - On assiste au début du XVII^e siècle, en France, à un phénomène linguistique intéressant : c'est l'utilisation de la sorcellerie et de la magie dans tous les types de discours, dans la poésie lyrique, dans le théâtre... où on emploie les termes de « magique », de « sorcellerie », comme simples métaphores, comme simples éléments du langage, en dehors de toute réalité sociale du phénomène. En était-il de même dans le discours politique ou littéraire espagnol ?
- 110 - J-A. MARAVALL : En Espagne, on parle plutôt de « prodiges », qui sont plus acceptables parce qu'ils sont présentés comme une manifestation de la puissance de Dieu. La sorcellerie, elle, est durement poursuivie par l'Inquisition.

- 111 (Longue évocation des procès de sorcellerie et de possession en France et en Espagne à cette époque).
- 112 - J-C. BRUNON : Vous avez très clairement montré qu'à l'époque du Baroque s'élabore une doctrine d'intégration sociale, de soumission à l'ordre établi, qui se diffuse à travers les œuvres d'un certain nombre d'écrivains : Lope, Calderón, Gongora, Gracián... Vous avez ajouté que cette littérature ne s'adressait pas aux déviants, aux vagabonds intellectuels et sociaux. Est-ce qu'il existe une littérature qui s'adresse à eux, et que dit cette littérature ?
- 113 - J-A. MARAVALL C'est la littérature picaresque. Mais cette littérature ne s'adresse pas aux déviants, aux vagabonds. Elle s'adresse au contraire à la société établie à laquelle elle dit : « Dans la voie que vous suivez, vous allez arriver à produire des conséquences semblables à celles-ci ». C'est la seule interprétation cohérente qu'on puisse donner de la littérature picaresque.
- 114 - Elle est tout à fait satisfaisante, parce qu'elle explique pourquoi le discours picaresque est, du point de vue stylistique, un discours baroque: il s'adresse au même public que les autres formes de littérature.
- 115 - F-M. CASTAN : Il est important de considérer comme un acquis que le Baroque n'est pas seulement une poésie lyrique. Le Picaresque est une autre dimension du Baroque. C'est une lacune de Rousset, par exemple, de ne jamais évoquer franchement le Picaresque comme un aspect du Baroque. La littérature baroque est une littérature complète, qui présente différents aspects.
- 116 - J-A. MARAVALL : Une société produit toujours la littérature qui lui sert à se maintenir, à se perpétuer, mais elle produit aussi la réaction à cette société : c'est la fonction de la littérature picaresque à cette époque.
- 117 - J-C. BRUNON : On devrait tenter pour la France une synthèse harmonieuse analogue à celle que vous nous avez présentée pour l'Espagne. Il faudrait d'abord en finir avec une certaine présentation hégélienne de l'histoire de l'Art qui pense par couples antagonistes: « Régulier / Irrégulier », « Baroque / Classique ».
- 118 Il y a, au XVII^e siècle, plus d'unité et en même temps plus de diversité dans cette unité qu'on ne le dit d'habitude. Peut-être faudrait-il alors convenir que le courant d'ensemble qui véhicule l'art et la littérature en France au XVII^e siècle est le courant Baroque, et non le courant Classique. Il faudrait penser qu'à cette époque, en France comme en Espagne, on assiste à une restauration progressive du pouvoir monarchique, qu'une idéologie s'élabore au service de ce pouvoir, qu'une littérature véhicule cette idéologie, avec ses déviants qui ne l'acceptent pas.
- 119 Ainsi pourrait être résolu le problème si épineux de Malherbe qui est tout à fait Baroque quand il écrit « Les larmes de Saint Pierre »... et qui le reste dans un certain nombre de poèmes qu'il n'a jamais corrigés et qu'il a toujours considérés comme faisant partie de son œuvre poétique.
- 120 Je comprends Louis XIV comme un roi qui a réussi un certain accomplissement du Baroque. Et je vois dans Versailles le palais qui a pris la succession du Palais détruit de Richelieu, palais qui était aussi démesuré, aussi bizarre, que celui de Fouquet à Vaux.
- 121 Ainsi pourrait-on essayer de donner une certaine unité à ce qui se passe en France au XVII^e siècle, grâce au modèle d'interprétation que J-A. Maravall nous donne pour l'Espagne de l'époque Baroque.

- 122 - J-A. MARAVALL : Un certain nombre d'études concernant la littérature française ont tenté une telle approche. Je pense au livre sur « Les racines du Baroque et du Classicisme », au livre déjà ancien de Vedel sur « Corneille et Molière », à l'étude très intéressante sur « Le Tasse en France », aux études de Rousset bien sûr...
- 123 - F-M. CASTAN : Je ne suis pas d'accord avec cette façon de voir les choses. Je pense que ce qui est important dans l'œuvre d'un poète, c'est moins tel type d'images, que telle structure de poème. Et les structures du poème chez Malherbe ne sont pas les mêmes que celles des poètes baroques, de d'Aubigné par exemple ; elles n'obéissent pas aux mêmes principes de contradiction interne. Il y a des oppositions fondamentales entre un style baroque et un style classique. Le deuxième est issu progressivement du premier, mais je ne vois vraiment pas comment un poète comme Racine peut être analysé de la même manière qu'un poète du temps de Louis XIII, Théophile de Viau par exemple. Dans un poème de Malherbe nous avons la continuité d'une voix invariable, alors que chez les poètes baroques nous avons des visions qui proviennent de points différents du temps et de l'espace. On peut essayer d'établir des correspondances avec les structures sociales. Les supports sociaux d'un poème baroque sont des supports sociaux pluralistes, qui n'ont pas acquis une homogénéité totale : des forces de domination et des forces de contestation sont en conflit les unes contre les autres, et ces conflits se retrouvent dans l'œuvre baroque où la diversité des points de vue de l'auteur correspond à la diversité des forces sociales. Avec l'œuvre classique, c'est une autre idéologie qui surgit, une idéologie centraliste : c'est le Roi Soleil qui organise l'Univers ; Versailles est un palais cosmique. Il n'y a pas deux points de vue dans le poème classique, il n'y en a qu'un. On trouve dans Malherbe des images héritées du style baroque, mais un poème de Malherbe a une unité de ton, contrairement à un poème baroque. Il y a un passage progressif de la poésie baroque à la poésie classique, mais il y a un moment de rupture à partir duquel la poésie cesse d'être baroque pour devenir classique. Un retournement des perspectives.
- 124 - A. RENAUD : Un critique américain soutient que tout le Baroque français est dans la lignée du Baroque espagnol. Il inclut toute la littérature classique dans le Baroque et affirme que toute la grande littérature classique est baroque ; pour lui, Racine est classique et baroque.
- 125 - J-C. BRUNON : L'interprétation de Malherbe, par Castan rejoint celle de Francis Ponge, pour lequel la ligne de la poésie de Malherbe est toujours tendue.
- 126 - F-M. CASTAN : Je voudrais poser une dernière question à J-A. Maravall : de quelle manière, dans quelles circonstances, à quel moment de votre travail d'historien, avez-vous fait intervenir le concept de Baroque ?
- 127 - J-A. MARAVALL : C'est un moment très précis de ma biographie. À la fin de mes études universitaires, un problème me hantait : celui des rapports de l'Espagne avec la modernité. J'ai alors préparé une thèse soutenue en 1944 et publiée en 1946 : « La philosophie politique ou la théorie de l'État au XVII^e siècle en Espagne », pour laquelle j'ai étudié près de 70 auteurs de l'époque. Quand je suis arrivé au bout de cette étude, je me suis dit que la pensée qui s'en dégageait était une pensée qui renvoyait à l'art baroque et j'ai alors rédigé le dernier chapitre dans lequel je traitais de la littérature. C'était l'époque où on donnait une interprétation théologique du Baroque comme essentiellement lié à la Contre-Réforme. Je n'étais pas d'accord avec cette interprétation théologique ; je pensais qu'il fallait donner une interprétation plus économique, plus sociologique.

- 128 Quelques années plus tard, quand Pierre Mesnard m'a demandé d'accepter la traduction de mon livre en français, j'ai voulu changer le titre et j'ai proposé : « La philosophie politique en Espagne à l'époque baroque ». Pierre Mesnard a préféré : « La philosophie politique au XVII^e siècle dans ses rapports avec l'esprit de la Contre-Réforme ». Mais, comme vous le voyez, dès 1944, mon idée était parfaitement claire. Et je n'ai pas cessé depuis de travailler dans cette direction.
- 129 - F-M. CASTAN : Est-ce que vous avez le sentiment que l'idée de Baroque sert d'axe à votre œuvre, ou bien que ce n'est qu'un aspect de votre travail ?
- 130 - J-A. MARAVALL : L'élargissement nécessaire de mon étude du Baroque m'a amené à étudier les problèmes de l'État moderne. Quand j'ai commencé à étudier l'État moderne, j'ai constaté que certains éléments de cet État existaient dans des formations politiques de villes asiatiques, dans l'Empire turc, dans l'Empire chinois... autant de formations dont aucune n'était pourtant parvenue, par la suite, à instaurer un État moderne. Cela signifiait que la bureaucratie et la militarisation ne suffisaient pas à expliquer l'État moderne ; il fallait faire appel à d'autres éléments.
- 131 En 1958, j'ai publié un article dans « Les Cahiers de l'histoire mondiale », dans lequel je montrais que pour expliquer l'État moderne, il fallait faire appel à un sentiment de communauté nationale, ce sentiment qui naît à l'époque baroque et dont j'ai parlé hier dans ma communication.
- 132 Au moment où je formulais ces idées, on considérait la Nation comme une réalité issue de la Révolution française, de l'accession de la bourgeoisie au pouvoir. Comme je partageais ce point de vue, j'ai créé le néologisme de « proto-national », pour désigner ce sentiment de communauté nationale qui naît à l'époque baroque et qui n'est pas encore le sentiment national au sens moderne du terme.
- 133 J'en arrivai à la conclusion que l'absolutisme monarchique avait utilisé la culture baroque pour s'imposer, et que le Baroque se trouvait au cœur du procès historique qui a conduit à la première phase de l'État moderne.
- 134 À présent, je travaille sur le XVIII^e siècle qui représente la 2^e phase de l'État moderne : le Despotisme éclairé.
- 135 - F-M. CASTAN : En somme, c'est la théorie de l'État qui est liée pour vous à la notion de Baroque. Il s'agit là d'une conception qui me semble capitale.

NOTES

1. [Note de la rédaction : Le n°7 de la revue *Baroque* contient bien un texte de Maravall, désormais consultable en ligne à l'URL suivante : <http://baroque.revues.org/457> mais il est intitulé : « Objectifs socio-politiques de l'emploi de moyens visuels ».]

2. Voir les différents travaux sur ce thème dans mon étude de parution imminente : *Estudios de Historia del pensamiento español. Serie segunda la epoca del Renacimiento*.

3. Le livre fut publié sous le titre *Estado moderno y mentalidad social. Siglos XV et XVII* à Madrid en 1972 et résumé sous le titre *The Origins of the modern state*, dans les *Cahiers ou Journal of the World History*, n° VI-4, 1961.
4. *La imagen de la sociedad expansiva en la conciencia castellana del siglo XVI*, Mélanges Fernand BRAUDEL, tome ii, Toulouse, 1973. Intégré à l'heure actuelle dans le volume cité dans la note 1.
5. *Le XV^e siècle européen. Aspects économiques*, Paris, 1966.
6. *Le droit d'ancrage et le mouvement du port de Barcelone au milieu du XV^e siècle*, dans *Estudios de Historia moderna*, III, 1953.
7. *Gênes au XV^e siècle*, Paris, 1961, pages 69-70.
8. *Imperial Spain. 1469-1716*, Londres, 1963.
9. *La Révolution des Communautés de Castille, 1520-1521*, Bordeaux, 1970, pages 44 et suivantes.
10. *La Péninsule ibérique à la conquête du monde*, Bulletin hispanique, n° LXXV, 1973, page 473.
11. « Des produits et des hommes », Paris 1972, page 128, cit. par J. PEREZ.
12. *L'Expansion européenne du XII^e au XV^e siècles*, Paris, 1969, p. 396.
13. *Carlos V y sus banqueros. La vida económica en Castilla (1516-1556)*, tome I, 2^e édition, Madrid, 1965.
14. *Manual de Historia económica de España*, tome I, Barcelone, 1959, p. 253.
15. *La Campagne de Nouvelle Castille à la fin du XVI^e siècle*, Paris, 1864, p. 174.
16. *La Población española*, Barcelone, 2^e édition, 1971, p. 32-33.
17. *Las Crisis agrarias en la España moderna*, Madrid, 1970, p. 92. Les références figurent dans le sous chapitre « El auge de la agricultura castellana durante el siglo XVI ».
18. R. CARANDE, *Carlos V y sus banqueros*, cité ci-dessus.
19. Cf. mon article en note 3.
20. Cf. Dominguez ORTIZ, *La Sociedad española en el siglo XVII*, Madrid, Tome I, 1963.
21. *El siglo de hierro*, traduction espagnole, Madrid, 1977.
22. *Estado moderno y mentalidad social. Siglos XV A XVII*, Tome II, p. 57 et suivantes et mon autre étude dans les Mélanges Fernand BRAUDEL déjà citée.
23. *Estado moderno y mentalidad social*, Tome II, pages 249 et suivantes, et mon étude dans les Mélanges F. BRAUDEL, pages 383-384.
24. *Universidad y sociedad en la España Moderna*, traduction espagnole Madrid, 1981.
25. *Poder, honor y élites en el siglo XVII*, Madrid, 1979.
26. Cf. son livre *Las clases sociales y su conflicto en la sociedad industrial*, traduction espagnole, Madrid, 1962, p. 82.
27. Dans mon étude prochainement publiée *La Literatura picaresca desde la Historia social*, dans laquelle je consacre quelques pages à ce phénomène de dégradation culturelle et professionnelle comme facteur de désintégration de la société baroque.
28. *Les marginaux parisiens aux XIV^e et XV^e siècles*, Paris, 1976, page 293.
29. *Momus o del Principe*, édition en latin et en italien de Q. Martini, Bologne, 1942, pp. 73 et 230.
30. *Filosofía vulgar*, Seville, 1568 (cité dans l'édition de 1619, page 149).
31. *El siglo de Hierro*, page 459.
32. *El pasajero* édition de R. Martin, Madrid, 1913, p. 32.
33. « Relación de lo que han informado los Corregidores de Castilla de Vieja y nueva, la Mancha, Extremadura y Andalucía, acerca del remedio que tendra para la conservacion de la labranza y crianza », C. VINAS MEY, *El problema de la tierra en la España del siglo XVI* Madrid, 1941, p. 215.
34. *Discurso al Rey Felipe III*, Madrid, 1610, folio 23 (l'étude est citée aussi sous le titre « Remedios para el bien de la salud del cuerpo de la Republica »).
35. *El Crotalón*, édition de A. CORTINA, col. Austral, Madrid, p. 226.

36. - Ce fait sur lequel H. FREYER a insisté dans *Sociologia como ciencia de la realidad*, traduction espagnole, Buenos Aires, 1944, était signalé déjà par Pedro MEXIA dans *Silva de varia lección*, ed. Soc. de Bibliófilos Españoles, tome II, p. 36. On peut trouver d'autres références dans mon étude déjà citée en note (19), tome I, p. 413-414.
37. *La Crisis de la aristocracia*, traduction espagnole, Madrid 1976, p. 23 et chapitre 3.
38. *Lope de Vega y su tiempo*, traduction espagnole, Madrid 1933, p. 95.
39. « El diablo cojuelo », dans le volume de *La Novela picaresca*, édition de Valbuena et Prat, Madrid, Aguilar, p. 1647.
40. *Op. cit.*, page 36.
41. *Comunidad y sociedad*, traduction espagnole, Buenos Aires, 1947, p. 65.
42. Cf. mon étude *La cultura dei Barroco*, Barcelone, 1975, pages 107 et suivantes.
43. *Diez lamentaciones sobre el lamentable estado de los ateistas de nuestro tiempo*, Bruxelles, 1611, édition de P-O. Steggink, Madrid, 1959.
44. *Les Soulèvements populaires en France avant la Fronde*, Paris, 1972, p. 293.
45. Ed. de J-H. Elliot et Francisco José de la Pena, *Memoriales y Discursos dei Conde Duque de Olivares*, Madrid, 1978, tome I, pages 217 et 225.
46. Cité dans mon livre : *La Oposición politica bajo los Austrias*, Barcelone, 1972, pages 225-226.
47. *Memorial de la política necesaria y uyil restauración a la republica de España*, 1600. En 1621, le texte est repris dans le *Memorial* anonyme qui a été adressé à Philippe IV au début de son règne. Dans A.B.E., tome V, *La junta de Reformación*, Madrid, 1932., p. 228.
48. *Restauración dei antigua abundancia de España*, (1631), édition de Le Flemm, Madrid, 1975, première partie, chapitre XXI et deuxième partie, troisième cause, chapitre I.
49. « El problema de la tierra... », *op. cit.*, page 54 et suivantes.
50. Dans mon étude *La Cultura del Barroco* et dans mon étude *Para una revision del pensamiento político y social de Quevedo*, publié dans le volume de *Actas de la Academia renacentista*, Salamenque (réunion de 1980, ed. de 1982).
51. Cité dans mon étude *La Cultura del Barroco*, page 162.
52. C'est le grand danger dont ont peur les gouvernants de l'époque. R. VILLARI a attiré l'attention sur ce thème dans *La Rivolta antispagnola a Napoli*, Bari, 1967, que commente Olivares au roi dans le *Gran memorial* de 1624, publié par Elliot de la Pena, tome I, page 62. Certains se basent sur le fait pour nier le caractère révolutionnaire d'un mouvement populaire qui se présente sous cette forme. W. PARETO et moi-même pensons que c'est tout le contraire, cf. de PARETO *Trattado di sociologia generale*, paragraphe 2058.
53. *Les Soulèvements populaires en France avant la Fronde*, page 314.
54. *Revoluciones y rebellones de la Europa moderna*, traduction espagnole, Madrid 1972.
55. *Op. cit.*, page 25.
56. *Le XVII^e siècle*, dans la col. Clio, Paris, 1949.
57. *Classicisme et Baroque dans l'œuvre de Racine*, Paris, 1959, p. 52-54.
58. *Rivista storica italiana*, 1970, LXXXII-I, p. 240.
59. « Trattado di Sociologia générale », paragraphe 2057.
60. Un ensemble de ces travaux a été réuni dans son volume par Trevor Aston, avec une introduction de Ch. Hill, Londres, 1965, sous le titre « Crisis in Europe 1560-1660 ».
61. En Espagne, A. Gil NOVALES a donné un résumé du débat dans son article « La crisis central del siglo XVII », dans la « Revista del Occidente », n° 115, 1972.
62. Cf. son article « Un testimonio literario sobre las manufacturas de panos en Segovia en 1625 », dans *Homenaje al prof. Alarcos*, Université de Valladolid, 1966.
63. « La depresión agraria durante el siglo XVII en Cas tilla », dans le volume de *Homenaje a Caro Baroja*, Madrid, 1978, page 83 et suivantes.

64. J'ai déjà utilisé le livre de l'auteur cité ci-dessus dans mon œuvre *La cultura del Barroco*, 1975, p. 62. Je cite pour la traduction castillane différents textes de cette historienne sous le titre « *La crisis dei siglo XVII y la sociedad dei absolutismo* », Barcelone, 1979, p. 22.
65. Cf. mon article *la Cultura de la crisis barroca* qui fut publiée dans la revue *Historia* 16, extra n° XII, décembre 1979.
66. Dans son article « *reflexiones : má allá del auge y la quiebra* » publié à l'origine dans la revue *The New Yorker*, août 1978 et reproduit en traduction castillane dans la revue *Perspectivas economicas*, 1979 ; n° 26, p. 65-66 et 70.
67. Cf. J.-H. HELLIOT « *Self-perception and Decline in Seventeenth-Century Spain* » dans la revue *Past and Present*, n° 74, 1977.
68. *Avisos*, B.A.E., Vol. CCXXI (tome II de la série) page 5.
69. *Restauracion politica en España* (1619), ed. et étude préliminaire de J. Vilar, Madrid, 1974 (folio 2 de l'édition originale).
70. Cf. dans *Barrionuevo*, *Avisos*, B.A.E. vol. cité (tome I), p. 58. Dans mon œuvre « *La Cultura del Barroco* », je me suis occupé de cette diffusion des éléments hallucinants (2^e édition, pp. 461-463).
71. Cf. R. MOUSNIER, *Fureurs paysannes*, Paris 1967, p. 9.
72. *La cultura del Barroco*, p. 122. La citation de L. MUR appartient à son *Tiberio ilustrado*, Saragosse, 1645.
73. Incorporé par ANES, dans l'appendice à son édition, des *Memoriales y Discursos* de Martinez de Mata, Madrid, 1971.
74. *The Baroque. Literature and culture in Seventeenth-Century Europe*, Londres, 1978.
75. *Le Baroque, profondeur de l'apparence*, Paris, 1973, p. 242.
76. *Raison d'État et pensée politique à l'époque de Richelieu*, Paris, 1966.
77. *El grand mercado del mundo*, ed. de E. Frutos, Col. Catedra, Madrid, 1976 ; vers 1111 et 1422-1423 (pages 129 et 150 respectivement). L'œuvre, à mon avis, est plus une comédie politico-religieuse qu'un drame allégorique.
78. *La cultura del Barroco*, pages 99-100.
79. *Obras*, ed. de Benitez CLAROS, Madrid, 1946, tome I, p. 84.
80. - Ed. de ELLIOT et de LA PENA, p. 61.
81. « *Cuando se solicita el remedio de todos, ne se ha de castigar à ninguno* », dit le troisième auteur cité (ed. de Campomanes, en appendice de son *Discurso sobre la educacion popular de los artesanos*, tome I , 1775, Madrid - critère opposé en général aux politiques de l'époque.
82. *La cultura del Barroco*, p. 75.
83. *Op. cit.*, p. 42.
84. H. HAUSER, *La Pensée et l'action économique du Cardinal de Richelieu*, Paris, 1944.
85. *Op. cit.*, p. 35.
86. *Op. cit.*, p. 119.
87. *Del reino y de la razón de govenar*, ed. de H. MECHOULAN, Madrid, 1967, p. 162.
88. *Politica de Dios*, ed. de J.-O. Crosby, Madrid, 1966, cf. mon travail cité en note 49.
89. *Estado moderno y mentalidad social*, Madrid, 1972.
90. BENNASAR et coll., *L'inquisition espagnole*, p. 13-14 et 372.
91. Cf. p. 124 et 125.
92. « *Cartas de... Novedades de esta Corte y Avisos recibidos de otras partes (1621-1626)* », en la col. « *Libros raros y curiosos* », Madrid, 1886, p. 92.
93. *La littérature de l'âge baroque en France*, Paris, 1953.
94. Cf. son œuvre *Mourir autrefois. Attitudes collectives devant la Mort au XVII^e et au XVIII^e siècles*, Paris, 1974.
95. *Discurso al Rey Felipe III*, déjà cité.

96. *Les Caractères*, Paris, Hachette, p. 185 (passage qui correspond au fragment « *Du Souverain ou de la République* »).